

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 15 septembre 1922

Sommaire :

Le nationalisme flamand

Abbé R.G. van den Hout

Propos d'un prêtre et d'un laïc

sur le clergé et la politique

Abbé Jacques Leclercq

Lettre sur l'éloquence religieuse

Omer Englebert

“ La Symphonie héroïque „

Léopold Levau

Les idées et les faits : Chronique des idées : Semaine d'ethnologie religieuse à Tilburg, J. Schyrgens. — Italie, L. Picard. — Allemagne, Louis Gille. — Angleterre. — France. — Tchéco-Slovaquie.

La Semaine

☛ Nos délégués sont revenus bredouilles de Berlin. Les Allemands ne veulent pas s'exécuter. On croyait le savoir déjà... Mais, il paraît qu'il était bon de l'établir à nouveau. Fit-on autre chose depuis trois ans ? Berlin refuse de déposer son or en garantie, parce que Berlin se croit très fort en face d'Alliés désunis.

Comment forcer l'Allemagne à réparer ? Problème terrible, pour la France et pour nous, et que des conditions d'armistice trop bénévoles et quatre années d'atermoiements ont peut-être rendu insoluble. La victoire du droit aboutira-t-elle donc à rendre pratiquement impossible d'obliger un peuple riche et travailleur, de donner une partie de sa richesse et de son travail en paiement des crimes qu'il commit ? Existe-t-il encore un moyen qui coûterait moins qu'il ne rapporterait, n'est-ce pas tout le problème ? En no-

vembre 1918 c'eût été si facile... aussi facile que d'obtenir la remise de la flotte et la cession des colonies.

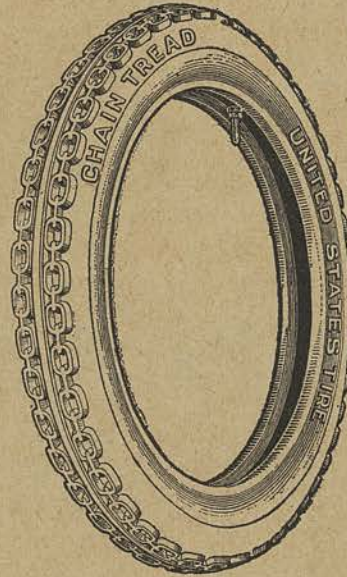
☛ « La dernière guerre !.. » dure toujours, malgré les idéalistes et les antimilitaristes. Les grecs sont écrasés et le péril turc renaît. N'existait-il pas un traité qui avait établi la paix, là-bas comme d'ailleurs dans toute l'Europe ? Et pendant que le canon tonne, que des hommes tombent, que les chancelleries intriguent et que la comédie diplomatique se joue, la Société des Nations discute sans rire, de désarmement et d'entente cordiale entre les peuples. Qu'on tente de limiter les charges du militarisme, rien de mieux, mais comment ose-t-on soulever ce problème tant que le coupable qui a signé la Paix, se refuse à la faire ?

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



**LAMPÉ
FANAL**
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE
EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS
GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

Quoique les Pneus
" **UNITED STATES** "



soient vendus à des prix
INFÉRIEURS
à ceux de la concurrence,
ils vous donneront un
rendement kilométrique
SUPÉRIEUR
à toute autre marque
sur le marché

DANS TOUS LES
BONS GARAGES.

AGENCE GÉNÉRALE :

R. S. Stokvis & Fils, S. A
141, Rue Royale, BRUXELLES

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à **HOEGAERDE (près Tirlemont)**

au sein d'un vallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1500 francs

Comptoir Paligot

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 5 millions

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- *Ordres de Bourse* -

Renseignements Financiers

Encaissement de Coupons

- *Vérifications de Tirages* -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre
d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et*
Informations dont le service est fait gratuitement à la
clientèle.

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
COURTRAI, rue de Tournai, 30
MONS, rue de la Station, 16
OSTENDE, Square Marie-José, 1
ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Saintelette, 30
VILVORDE, rue de Louvain, 18
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT
A CELLES — SPRIMONT — THOU-
ROUT - FRAMERIES - LENS s/DENDRE

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit —
et chèques sur les principales villes belges et étrangères*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres —
— Vérification des tirages à la demande des Clients —
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

LOCATION DE COFFRES-FORTS
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE

Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !

LE PORTE PLUME A RÉSERVOIR

"SWAN"INDISPENSABLE A CELUI
QUI ÉCRIT FREQUEMMENTCHAQUE "SWAN" EST GARANTI
EN VENTE PARTOUTFabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, Bruxelles**Extrait de Viande**

DE LA COMPAGNIE

LIEBIGContenant tous les principes sapides et aromatiques
de la meilleure viande de bœuf, est sans rival pour
bonifier les plats les plus divers.L'Extrait de viande est obtainable en pots de 1/1, 1/2, 1/4 et
1/8 livr. angl.Pour les grandes institutions, telles que Couvents, Pensionnats,
Hôpitaux, etc. nous recommandons tout spécialement nos
boîtes de 2 ou 5 livr. angl.**PARFUMERIE****SAVONNERIE****J. C. Boldoot****BRUXELLES**

Avenue de la Reine

217-219-221

Tél. B. 163.29

Achetez encore
aujourd'hui
et vous serez sur pris!**Grande Maison de Blanc****LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE**

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES
- LINGE DE TABLE ET DE MAISON -
SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES
- TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -
- BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -
CHOIX CONSIDÉRABLE DE SOIERIES
ET DE LAINAGES
BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT
GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE
NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES
- TISSUS D'AMEUBLEMENT - Rideaux -
STORES - LITÉRIES - COUVERTURES
COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

**LA GRANDE MAISON DE BLANC
JOINT LE FINI
A L'ÉLÉGANCE**

**FIN SEPTEMBRE inauguration d'un
rayon très important de Manteaux et Fourrures**

Tout achat est expédié franco
dans toute la Belgique

Le nationalisme flamand

Dans l'article que publia *La Libre Belgique*, le 30 août, M. Carnoy, sénateur catholique de Bruxelles, écrivait :

« Il faut organiser le pays flamand à la flamande, que l'éducation s'y donne normalement en néerlandais, que la vie officielle se fasse en cette langue et que tout tende à y favoriser une unité linguistique fondamentale et organique dans ce sens que le langage des classes supérieures influe constamment sur celui du peuple et, tout en permettant la différence des idées, contribue à affiner les sentiments et les manières ».

Cet « il faut organiser le pays flamand à la flamande » pose un « comment ? » que M. Carnoy n'explique pas et que nous voudrions examiner.

Les flamingants se sont fait de la Flandre future un idéal que l'on peut résumer comme suit : tout le monde y parlera la même langue ; le flamand présidera à toutes les relations sociales : vie familiale, enseignement, éducation, vie publique dans toutes ses manifestations. Par là le peuple flamand développera enfin toutes ses qualités raciques et toutes ses possibilités culturelles.

Que les flamingants aient le droit d'avoir pareil idéal, c'est évident. S'ils se trompent, ce n'est pas dans l'énoncé logique de leurs aspirations, mais dans l'importance exagérée qu'ils donnent à celles-ci et, par voie de conséquence naturelle, dans les moyens qu'ils proposent pour atteindre leur fin.

S'ils s'en tenaient, pour réaliser leurs vues, au prosélytisme et à l'apostolat, rien de plus légitime ; mais ils ont fait de leur programme un absolu, un quelque chose qui doit être réalisé coûte que coûte, pour le salut du peuple flamand, dût même la majorité de ce peuple se montrer indifférente, si pas hostile. En effet, ce n'est que lorsqu'il sera ce qu'il est capable de devenir que le peuple flamand comprendra ce que comprennent aujourd'hui ceux qui sont conscients de sa déchéance et de ses possibilités. Il faut donc sauver le peuple flamand, au besoin malgré lui, au besoin contre lui. Je me rappelle avoir lu pendant l'occupation, dans je ne sais quelle revue allemande — qui publiait également des articles flamands — la démonstration d'un certain Vermeersch, je crois, qui tendait à prouver que les baïonnettes prussiennes devaient aide et soutien au petit groupe d'intellectuels flamands qui voulaient réaliser « par la force » le programme destiné à faire de « *Arm Vlaanderen* » le pays dont les habitants « flammansés » élèveraient des statues à leurs émancipateurs. Ce Vermeersch était logique. Tous ceux qui, comme lui, font de l'idéal flamingant un absolu, une question de stricte justice, sont fatalement amenés à raisonner de la sorte.

Ne voyons-nous pas actuellement quelque chose de semblable en Irlande ? Une petite minorité d'irréductibles, convaincue que le traité avec l'Angleterre, accepté d'ailleurs par la grande majorité des Irlandais, ne peut faire de l'Irlande le pays de leurs rêves, essaie d'imposer par la force et la terreur une République indépendante dont ne veut pas le peuple irlandais, mais pour laquelle, pense-t-elle, les Irlandais de

demain remercieront ceux qui, au mépris de la volonté nationale d'aujourd'hui, ont osé exposer leurs concitoyens à des maux qui pour avoir été très grands ne pèseront guère en comparaison des biens qu'avait prévus leur clairvoyance

Et nous demandons au sénateur Carnoy : Comment comptez-vous organiser le pays à la flamande ? Par la liberté ou par la contrainte ? Par les deux sans doute, mais alors dans quelle mesure ?

* * *

La question flamande, en soi (1), est une question libre, c'est-à-dire que les catholiques peuvent, tout en restant d'excellents catholiques, différer grandement d'avis quant aux solutions qu'il convient de lui donner.

L'idéal flamingant connu, il reste à demander à ses fervents : Cet idéal, que ne partagent pas nombre de vos compatriotes et bien des catholiques, comment allez-vous le réaliser ?

S'ils répondent : Par la propagande en faveur de nos idées, il n'y a qu'à leur dire : Parfait, allez-y ; à la condition toutefois de ne consacrer à cette propagande que des forces proportionnées à l'importance du problème. Et ici déjà nous touchons du doigt un premier point faible du mouvement flamand. Trop souvent, pour ses adeptes, il n'existe qu'une seule question, la question flamande ; une seule espèce de griefs, les griefs linguistiques ; une seule propagande nécessaire, la propagande flamingante ; une seule pitié, la grande pitié du peuple flamand. Et le Christ, et l'Église, et le salut des âmes, et la conversion des impies, et la conversion des États, tout cela passe alors à l'arrière-plan, si pas logiquement, au moins psychologiquement.

Personne ne me contredira quand j'affirme que si les apôtres catholiques du nationalisme flamand mettaient au service des intérêts religieux, le zèle admirable qu'ils apportent à servir la « cause », nous verrions en Flandre une explosion de vie catholique sans précédent dans notre histoire. N'est-ce pas la preuve d'un manque d'équilibre dans la psychologie des flamingants ?

* * *

A la propagande et à l'apostolat, les nationalistes joignent un second moyen de réaliser leur idéal : la contrainte légale. Leur propagande vise en effet à former un corps électoral destiné en fin de compte à traduire en lois les revendications linguistiques et culturelles. Et le moyen est parfaitement légitime, quitte à bien en préciser l'emploi. Tout le monde est d'accord pour reconnaître à l'État la charge de veiller au bien commun des individus et d'intervenir quand l'initiative privée se montre incapable ou impuissante ; mais où fixer

(1) Le mot « en soi » est à souligner. La question flamande se trouve pratiquement liée à de nombreuses questions qui, elles, ne sont pas libres, et donc nombre de solutions partielles du problème linguistique ont à tenir compte d'intérêts supérieurs, par exemple la question de l'Université flamande.

les limites de cette intervention ? Aucune règle théorique ne peut le déterminer. Ce qui semble évident c'est que, dans l'ensemble, l'Etat moderne ne tend que trop à s'occuper, sous prétexte de bien commun et d'insuffisance de l'initiative privée, d'un tas de choses qui ne le regardent pas. Le vent est à l'étatisme et on ne peut que le déplorer. Que donc l'Etat intervienne en matière linguistique, soit, mais avec modération et prudence.

Les catholiques flamingants nous semblent exagérer les devoirs de l'Etat en l'occurrence, et pour le faire constater qu'ils nous permettent cette question : Vous êtes catholiques, vous ne pouvez donc nier que de nombreux griefs religieux existent en Belgique, que la Flandre est au moins aussi éloignée de l'idéal d'un pays catholique qu'elle l'est de l'idéal que vous vous faites d'une Flandre vraiment flamande, pourquoi alors, vous catholiques flamands, faites-vous porter, pratiquement, tout votre effort de propagande, comme tout votre effort de législation, sur le redressement de griefs linguistiques et ne vous préoccupez-vous guère des griefs religieux autrement graves dont souffre cette Flandre que vous aimez tant ?

Vous êtes arrivés à constituer au Parlement un groupe imposant de mandataires décidés à légiférer intensément en matière linguistique, sans grand souci d'ailleurs des atteintes que toutes ces lois portent à la liberté (notez que, pour l'instant, je ne critique pas, je constate). Si ce zèle ardent, ce bel esprit d'offensive que vous déployez — et pour la propagande, et sur le terrain politique — avaient porté non pas exclusivement sur les griefs linguistiques, mais avant tout sur les griefs religieux (question scolaire, état chrétien, etc.), que de conquêtes eussent été faites par l'Eglise de Belgique !

Il faut bien reconnaître qu'en fait, la question flamande est à peu près seule à occuper ce que j'appellerai le champ de la conscience catholique flamande actuelle.

* * *

Et voyez donc jusqu'où l'on va ! Dans l'hebdomadaire catholique *Het Vlaamsche Land*, du 26 août, Th. Van der Schelden (pseudonyme qui cache, m'a-t-on assuré, un des chefs du mouvement) écrivait ce qui suit :

« ... Nous croyons que la plus grande utopie en l'espèce est celle qui attend d'un Parlement belge une solution à la question linguistique qui reconnaîtrait que la Flandre est monolingue. Pour nous il est démontré que cela est impossible. Un Parlement belge ne nous donnera pas de lois linguistiques satisfaisantes. Les Bruxellois, les Wallons, les fransquillons y seront toujours majorité. Un changement n'est pas probable. Dans un Parlement flamand, au contraire, les bons flamingants auraient rapidement la majorité ».

Il serait intéressant de savoir si M. Carnoy souscrit à cette façon de concevoir l'organisation du peuple flamand à la flamande. Pour Van der Schelden, comme pour les rebelles irlandais, le Parlement n'est bon que s'il adhère à l'absolu dont nous parlions tout à l'heure. Un Parlement qui ne fait que s'en approcher dans la mesure du possible, ou, en tout cas, dans la mesure où la volonté nationale l'estime souhaitable, ce Parlement est une nuisance ; il n'y a donc qu'à chercher à s'en passer, au besoin en lui en opposant un autre.

Van der Schelden ne nous dit pas s'il accepte le recours à la force et à la terreur. Nous voulons croire encore qu'il repousse les moyens violents. Mais les jeunes qui le lisent, et auxquels il démontre que le Parlement belge ne peut sauver la Flandre, que concluent-ils ? Qu'il faut soustraire cette malheureuse

Flandre à l'autorité du Parlement belge, qu'il ne faut pas craindre d'ébranler tout l'édifice de notre vie nationale et que pour servir la Flandre tous les moyens sont bons !

Que des catholiques ne craignent pas — alors que les passions nationalistes sont déjà portées au paroxysme — de verser ainsi comme à plaisir de l'huile sur le feu, voilà qui est effarant !

* * *

Un homme d'Etat éminent, très au courant des situations flamandes, affirmait dernièrement qu'à son avis, la question de l'Université flamande et celle de l'armée une fois résolues, le calme renaîtrait en Flandre. Les extrémistes de tout poil : frontistes, séparatistes, autonomistes, perdraient rapidement toute influence. C'est là un optimisme qui peut laisser sceptique. Le mal est trop profond, le chaos dans les esprits trop grand et trop général. La jeunesse catholique flamande est nationaliste jusque dans ses fibres les plus intimes. Il ne semble pas que la solution des deux questions soumises aux Chambres pourra l'arrêter dans la voie — et dans les excès ! — du nationalisme intégral. Les chefs ont été inférieurs à la tâche. Leur doctrine nationaliste était erronée et incomplète. S'ils l'ont souvent, eux, corrigée par un certain bon sens pratique, ils n'ont pu empêcher les jeunes, auxquels ils avaient enseigné des principes faux, d'être plus logiques qu'eux et d'aller jusqu'au bout.

Pour longtemps encore, la lutte intérieure et le trouble régneront chez nous, à moins que la Providence ne veuille susciter à cette jeunesse ardente et enthousiaste le chef de génie qui, en mettant toutes choses à leur place, rétablirait l'échelle des valeurs et transformerait l'esprit d'offensive nationaliste qui anime la génération d'aujourd'hui en esprit d'offensive catholique...

Abbé R. G. VAN DEN HOUT



Propos d'un prêtre et d'un laïc sur le clergé et la politique (1)

... Nous nous arrêtons devant le joli monument où l'on voit Uilenspiegel laissant pendre les jambes d'un air niais sur le rebord de pierre, tandis que Nele, penchée sur son épaule, semble l'encourager sous l'égide de leur père commun, Charles De Coster, dont le médaillon se profile au-dessus d'eux.

— Dommage, dit Philandre, que ce bon écrivain belge ne puisse être lu de tous à cause de sa sottise manie d'anticléricalisme et d'anti-monarchisme...

— Que voulez-vous : répondis-je, c'était le goût du jour ? Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient atteints. Heureusement, les temps changent, la mode évolue, l'anticléricalisme devient aussi désuet que le semblait, il y a vingt ans seulement, le culte de l'Ancien Régime.

— Savez-vous, me dit Philandre, en s'arrêtant, car nous avions repris notre marche capricieuse le long des étangs d'Ixelles, riches en canards, savez-vous que nous vivons un temps où il fait bon être catholique ?...

— Il le fait toujours, interrompis-je.

— Allons, c'est entendu, mais humainement parlant, on se sent fier de l'être, facilement fier de l'être, si vous voulez, actuellement, parce qu'on sent le courant des idées, la mode comme vous disiez,

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* des 15 et 22 juillet, 25 septembre, 11 novembre, 23 décembre 1921, 10 mars et 26 mai 1922.

refluer vers l'Église... Quel dommage qu'il y ait chez nous tous ces petits vicaires avec leur maladie de se mêler intempestivement et rabiquement d'une politique dont ils sont incapables de juger !

— Vous voilà de nouveau, fis-je en riant, à l'offensive, ce matin. Vous, l'homme fier d'être catholique, vous vous trouverez bientôt le dernier des anticléricaux !...

— Avouez, me dit-il, toute plaisanterie à part, qu'ils risquent à chaque instant de compromettre nos affaires, qu'ils rendent la religion odieuse à ceux qui ne pensent pas comme eux...

— Mon cher Monsieur, lui dis-je, avez-vous lu la *Dernière Heure*, ce matin, ou *La Gazette* ? Quel est cet affreux galimatias ? Ils risquent à chaque instant de compromettre nos affaires ? Qui... ils ? Et quelles affaires ? Ils rendent la religion odieuse à ceux qui ne pensent pas comme eux ? Eh ! les marchands que Notre Seigneur chassait du temple à coups de fouet ne devaient pas trouver sa religion aimable !... Je ne vous comprends plus ! Vous m'avez poursuivi six mois pour m'obliger à prendre position en politique, et maintenant vous reprochez aux prêtres de s'en mêler ! Ou bien prononcez-vous une exclusive contre les vicaires ? Il est bien vrai que, quoi que nous fassions, on nous donne toujours tort !

— Et vous, Monsieur l'abbé, qui m'avez tant protesté qu'un prêtre doit rester hors de la politique, allez-vous virevolter ?

— Peut-être bien, lui dis-je. Car c'est une question délicate où l'on se plaît à entretenir les équivoques...

— Dissipez-les, me dit Philandre. Elles ne résisteront pas au tranchant acéré de votre esprit aiguë de finesse.

— Il y faudrait toute une conférence, lui répondis-je, et vous n'auriez pas la patience de la subir.

— Oh ! que si ! s'exclama Philandre, rien ne nous presse, promenenous au bord de ces étangs, dont les berges gazonnées pacifient nos humeurs ; peut-être sous un saule trouverons-nous un banc...

— C'est bien, lui dis-je. Gare à vous si vous m'interrompez !

— J'ai à peine besoin de dire que la distinction théorique entre l'État et l'Église, entre la politique et la religion, est très nette. La politique s'occupe du bien de la cité, des intérêts temporels de la communauté des hommes, ou du bien des hommes sur la terre ; la religion s'occupe de conduire les hommes au ciel, et donc, ici-bas, du bien moral. Très claire, à prime abord, cette distinction, lorsqu'on la scrute, devient d'ailleurs très vague, car on s'aperçoit vite que le premier bien des hommes sur la terre est de s'acheminer vers le ciel, que, dès lors, l'intérêt temporel est subordonné à l'intérêt moral... N'importe ! prenons la distinction pour ce qu'elle vaut, et continuons.

Il y a de nombreuses questions qui ne présentent pas de rapport direct avec le salut éternel. Supposons le point de savoir si l'on permettra d'importer en Belgique des vaches de Hollande ; c'est une question strictement et rigoureusement économique ; on peut la résoudre dans un sens ou dans un autre sans que la religion subisse aucune atteinte. Nous admettons en principe que l'État la tranche en toute et exclusive souveraineté.

Il est, par contre, des domaines où la politique et la religion se rencontrent. C'est le cas, chaque fois que la religion détermine l'homme à poser des actes ayant un caractère social ; ces actes rentrent dans le domaine que doit régler l'État, et celui-ci, en s'occupant de ces actes, s'occupera de religion. C'est ainsi qu'il s'occupera de la situation à accorder, dans la société civile, aux ministres du culte, aux institutions religieuses ; il s'occupera de l'enseignement, de l'organisation de la famille, toutes questions éminemment religieuses. L'Église devra, à son tour, se préoccuper des agissements de l'État, donc se mêler à la politique. Pour vous qui êtes catholique, ceci ne souffre pas de difficulté. Vous admettez l'intervention politique de l'Église dans ces cas nettement et spécifiquement religieux ; donc l'intervention du clergé, et vous savez ce que vaut le système illusoire de la neutralité.

Restent les questions rigoureusement profanes, politiques, sociales, économiques. En principe, avons-nous dit, la religion n'a pas à y intervenir. C'est pourquoi je fis pareille résistance lorsque vous exigeâtes que je me prononce sur le régime démocratique. En principe, ces questions relèvent de l'État seul. En pratique, il arrive souvent que des questions morales y soient mêlées. Pourquoi souvent ? sinon parce que la morale règle toute la vie de l'homme. Or la morale fait partie de la religion, et l'Église est la gardienne de la morale...

Reprenons notre exemple bien typique de tantôt. Il est religieusement indifférent que les vaches hollandaises entrent en Belgique ou n'y entrent pas. Supposons cependant qu'il y ait en Belgique trop peu de vaches pour approvisionner de lait la population ; que les propriétaires de vaches en profitant pour vendre le lait très cher, les pauvres

gens en soient privés, et que ces mêmes propriétaires de vaches, gens influents puisque riches, voulant garder cette source de gros bénéfices, agissent sur le Gouvernement pour obtenir qu'il interdise l'entrée des vaches étrangères. Il y aura là un péché contre la justice, une immoralité. L'Église n'aura-t-elle pas le droit de la dénoncer ? Les catholiques ne devront-ils pas, en tant que catholiques, y résister ?

— A ce compte-là, me dit Philandre, il n'y a aucune question politique qui ne puisse devenir religieuse.

— Je le crains bien, lui répondis-je, parce qu'il n'est aucun domaine où l'homme ne doive respecter la loi morale. Voyez la question militaire. En est-il une qui soit plus strictement laïque ? Cependant, par combien de côtés ne touche-t-elle pas la religion ? Il y a d'abord la question des exemptions ecclésiastiques qui est rigoureusement religieuse, celle des devoirs religieux des soldats et de l'aumônerie militaire. Puis il y a la question, aux limites si flottantes, de la moralité à l'armée. Trop souvent la caserne est une école de corruption. Que faire pour y remédier ? Dans les questions de service à court terme, de service régional, n'y aurait-il pas un aspect moral à mettre en ligne de compte ?

Et voyez la question flamande à laquelle j'ai bien deviné que vous faisiez allusion tantôt quand vous tombiez sur les petits vicaires. Il est entendu que c'est une question politique ; nos évêques l'ont dit à plusieurs reprises, le Pape même est intervenu pour confirmer leurs dires. Cependant, par combien d'aspects cette question politique ne touche-t-elle pas, elle aussi, la religion ! Je n'en veux prendre comme exemple, que le problème de l'heure, l'Université flamande dont la création risque, si l'on n'y veille de très près, de pousser nombre de jeunes gens catholiques à fréquenter une université neutre que l'Église, en principe, leur interdit formellement de fréquenter...

— Monsieur l'abbé, interrompit Philandre, vous êtes le dialecticien le plus fuyant qui soit. On ne sait jamais où vous allez en venir. Vous partez du principe que les prêtres ne peuvent s'occuper de politique ; et vous allez bientôt conclure qu'ils doivent la diriger.

— Nullement, m'écriai-je, loin de moi cette pensée. Je me borne à une très simple constatation que je vous défie de discuter : le clergé peut et doit intervenir en politique, au moins à titre de conseil, chaque fois que des intérêts religieux sont en jeu...

Et comme Philandre ne disait mot :

— Or, continuai-je, toute question humaine, je ne dis pas seulement politique, mais humaine, peut acquérir un aspect religieux, par le fait que tous les actes humains ont un caractère moral...

— Donc, dit Philandre, le clergé peut toujours intervenir ?

— Mais non, m'exclamai-je, mais non, vous n'y comprenez rien. Il ne peut intervenir que lorsque, pratiquement, dans les circonstances de fait où la question se présente, des intérêts religieux sont engagés. Est-ce assez précis ? Ainsi, voyez la question de l'Université flamande. Supposez une organisation de l'enseignement supérieur analogue à celle qui existait sous l'Ancien Régime, où toutes les universités, en pays catholiques, étaient soumises à l'Église. On y pourrait alors discuter de la langue où l'enseignement doit se donner, sans menace pour aucun intérêt religieux, car française, flamande, latine ou patagonne, l'université serait toujours catholique. Mais, actuellement, dans les circonstances concrètes où nous sommes, il existe une université catholique et des universités neutres. Créer une université flamande neutre risque de pousser vers cette université neutre des jeunes gens qui, auparavant, seraient allés à l'Université catholique. Voilà le fait. Il n'y a pas que « le clergé peut toujours intervenir » !

— Fort bien, me dit Philandre. Mais qui décidera quand il y a lieu d'intervenir ?

— Les chefs de l'Église, répondis-je. N'avez-vous point confiance en eux, et ne pensez-vous pas que nos évêques et, au-dessus d'eux, notre Saint Père le Pape présentent des garanties d'impartialité et de sérénité de pensée que ne nous offrent guère les gouvernements civils ?

— Tout cela est magnifique, me répondit Philandre. Magnifique... enthéorie. Mais en pratique, que vois-je ? Des curés de village et de jeunes vicaires, — puisque vous n'aimez pas le terme : petits vicaires — qui se lancent à corps perdu dans la politique, la politique tout court, toute la politique, qui vaticinent et qui tempêtent, et ne semblent nullement attendre pour s'en occuper les injonctions de leur évêque...

— Mon cher Monsieur, lui répliquai-je, gardons-nous, je vous prie, des généralisations hâtives. Il est bien entendu que des prêtres peuvent se tromper : nous ne sommes pas infallibles, encore moins impeccables. Mais combien de fois les reproches de cet ordre que l'on adresse aux

prêtres ne sont-ils pas l'application de cet adage : Il n'y a que la vérité qui blesse ? Il faut, à propos de la question qui nous occupe, bien distinguer deux cas...

— Ah ! une distinction ! me dit Philandre, la grande planche de salut !

— Ne raillez pas, lui dis-je, celle-ci est importante. Lorsqu'il s'agit de défendre la religion contre ses adversaires, la place du clergé n'est-elle pas au premier rang ? Or, la question religieuse n'a-t-elle pas toujours été, en Belgique, depuis 1830, la clef de voûte de la politique, la ligne de démarcation des partis ? Quand il s'agit, au contraire, de controverses entre catholiques, sur des questions, par conséquent, que l'on peut discuter tout en restant fils soumis de l'Église, alors évidemment le prêtre doit être d'une prudence extrême pour ne pas défendre sous le couvert de son autorité sacerdotale, des opinions purement personnelles. Il peut arriver ici, — cela arrivera même assez facilement — que le prêtre, en contact avec beaucoup de misères, souffre et s'indigne de certaines douleurs qui lui paraissent injustes, plus que le bourgeois cantonné dans ses affaires. De là, souvent, chez certains prêtres une véhémence de ton qui étonne le public, et qui indignent ceux que le reproche atteint dans leurs intérêts propres. Je ne prétends pas soutenir que ces interventions ne soient parfois inopportunes. Cependant, dans l'immense masse des cas dont j'ai été témoin, il m'a semblé que, presque toujours, il s'agissait de questions dont le clergé a parfaitement le droit et même le devoir de se mêler, mais où cette intervention blesse l'oreille trop sensible de certains auditeurs. Dans nos villes, combien de fidèles se refusent à admettre que le clergé ait le droit de rappeler en chaire les censures prononcées par le Saint-Siège contre les parents qui mettent leurs enfants dans une école neutre ou contre ceux qui lisent des journaux blasphématoires ? Pourtant, cela fait partie de la morale que le clergé doit enseigner. Évidemment, il faut au prêtre un tact, une délicatesse, un sens surhumain de l'opportunité pour doser son enseignement selon ce que chaque auditoire est capable d'en recevoir. Peut-être n'avons-nous pas tous ces qualités exquis. Et, pour ma part, je vous avoue que je m'en sens fort dépourvu... Mais que celui qui n'a jamais commis une maladresse dans sa vie, nous jette la première pierre !...

Philandre ne disait plus rien. Je continuai :

— D'ailleurs, à ces vertus exquis de prudence et de tact, nous devons joindre une audace tranquille qui ne craint aucune puissance et dise son fait à chacun. A ces prêtres zélés qui, parfois, commettent un excès de zèle, préférez-vous ces prêtres prudents, chers aux bourgeois libéraux, qui accordent les dispenses avant qu'on les demande, assistent sans sourciller aux injustices les plus atroces, et qui, lorsqu'ils prêchent la morale, prennent soin de ne jamais se départir de termes si généraux que nul ne puisse se sentir atteint ? C'est là ce qu'à Bruxelles, certains appellent de bons curés. Non, mon cher Monsieur, ce n'est pas là l'idéal sacerdotal que représentent saint Paul, saint Pierre, et Notre-Seigneur lui-même !... Oh ! je le sais bien, le zèle n'exclut pas le doigté. Mais combien de fois, ceux qui se plaignent ne sont-ils pas de ceux que le prêtre a blessés, à juste titre, dans leurs passions mauvaises ? Rappelez-vous l'indignation des industriels catholiques, quand des prêtres ont osé dire qu'il y avait des injustices dans le système du salariat !..

— C'est entendu, Monsieur l'abbé, c'est entendu, me dit Philandre qui sentait qu'il fallait se montrer conciliant.

Mais je ne l'écoutais plus et continuai féroce :

— Et puis, si vous n'êtes pas contents de nous tels que nous sommes, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : Donnez-nous donc des vôtres ! Ceux qui préfèrent jouir des biens du monde, peuvent être bien heureux que de braves gens y renoncent à leur place, et ils leur doivent, à tout le moins, un peu d'indulgence...

Nous étions arrivés devant l'abbaye de la Cambre, dont la noble façade classique développait devant nous, au fond de la grande cour d'honneur, ses lignes harmonieuses.

— Peut-être avez-vous raison, me dit Philandre, après quelques instants de silence. Mais il est difficile de discuter avec vous sur le clergé : vous voyez rouge, à la moindre critique, Monsieur l'abbé.

— Il faut bien nous défendre, répondis-je. Nous harcèle-t-on assez des objections les plus contradictoires ? Puisque nous sommes d'accord, faisons la paix, voulez-vous, jusqu'à la fois suivante.

Et pour sceller la réconciliation, nous fûmes sonner chez l'aimable et souriant curé du lieu, qui use de toutes les vertus que je ne possède pas, pour obtenir que l'on restaure son abbaye, et qui nous fit goûter, en des verres cristallins, un petit vin blanc que je vous recommande aux jours de forte chaleur.

Abbé JACQUES LECLERCQ.

Lettre sur l'éloquence religieuse (1)

Je publie aujourd'hui la seconde partie d'une lettre où plusieurs ont bien voulu trouver des suggestions raisonnables à côté de critiques qui ne le sont guère. L'on remarquera que, plus il va, plus mon correspondant se radoucit, et plus souvent il a raison.

Tout l'homme n'est point gâté, cher ami ; et si le mal trouve en lui d'ardentes complicités, de vastes disponibilités s'y rencontrent aussi pour le bien.

Il n'est, pour le prédicateur, que de trouver les mots et les accents qui ouvrent l'âme et qui accèdent à ces régions où sont les bons désirs, les remords salutaires et le goût de l'Infini. C'est à lui de montrer que le message de Jésus n'est suranné pour personne, et que les douloureuses questions jaillies de nos cœurs trouvent toutes réponse en l'Évangile.

Seulement, ces questions se formulent en termes différents selon les époques et les esprits. Le janséniste, le « philosophe » du XVIII^e siècle, l'admirateur d'Eugène Sue, l'abonné du *Journal de Charleroy*, le lecteur d'Anatole France et le client de la *Bonne Presse* n'expriment point, par les mêmes mots, les soucis identiques qui rongent leur âme spirituelle. C'est pourquoi il sied d'aller du connu à l'inconnu et que la réponse reprenne les termes par où s'est exprimée la question.

Ce serait cela, une prédication vivante. Sinon, pourquoi prendre la peine de monter en chaire ? Que les prêtres se fassent typographes pour rééditer des *Évangiles* et des *Catéchismes* qu'ils expédieront par la poste !

Vous tiendrez sans doute à connaître mon avis sur le plan ? Il en faut un. Ceux qui ont vécu avant nous n'étaient pas tous des sots. Les règles oratoires qu'ils nous ont laissées sont une stratégie qui aide à s'emparer de l'oreille et de l'attention, et, par là, de l'âme entière. L'on ne doit pas s'y assujettir servilement, mais ce serait folie que de traiter par-dessous la jambe des recettes reconnues efficaces, en Occident, depuis vingt-cinq siècles.

Je demandais, un jour, à l'un de ces prédicateurs qui sévisent en nos grandes villes, pourquoi il ne tâchait pas de mettre plus d'ordre dans les tartines psychologiques et sociales où il excellait. — « C'est, me répondit-il, par tactique. Je ne dis pas où je vais afin d'intriguer mon auditoire, et piquer ainsi sa curiosité jusqu'au bout ». Il intriguait tellement qu'il décourageait et endormait. Un auditoire se désintéresse vite des circuits et complications. Le lecteur affronte parfois la méningite pour comprendre ; l'auditeur, lui, n'y est jamais disposé. Si, d'ailleurs, un discours n'est pas clair, et s'il ne peut porter et toucher sur-le-champ : les bons livres suffisent, et, encore une fois, l'on se passera bien des sermons.

Mon prêcheur avait aussi le défaut de parler un langage savant comme celui des livres écrits par les spécialistes, et son ton était monotone comme une psalmodie.

« Il y a des personnes qui entendent le sermon de la même manière qu'elles entendent vêpres », disait déjà Pascal, en pensant, j'imagine, aux prédicateurs. A qui la faute ? Au débit de l'orateur, cher ami. *Nascuntur poetae, fiunt oratores*. Il paraît qu'on naît poète et qu'on devient orateur. En tout cas, on ne

(1) Voir *Revue Catholique* du 25 août 1922.

le devient pas sans peine, ni du jour au lendemain. Il y faut un long entraînement, de bons livres et des censeurs sévères. Or, outre leurs autres torts, les prédicateurs ont encore celui de choisir leurs critiques parmi les membres de leur famille ou les habitués de leur confessionnal. Et ces bienveillants censeurs leur laissent croire que c'est arrivé !...

Ce qui arrive, d'ordinaire, c'est que les prédicateurs parlent horriblement mal. Ils n'ont d'ailleurs jamais appris à le bien faire. Voyez au théâtre. Je ne parle pas des vedettes ni des étoiles, mais des figurants et des acteurs de seconde zone. Ils font je ne sais combien d'années de Conservatoire pour apprendre comment marcher et comment s'asseoir, le moyen d'articuler avec pureté et force, où mettre les pauses et l'art de gesticuler de manière expressive. Cela, pour le plaisir d'un public dont ils redoutent les sifflets et recherchent l'applaudissement. Avez-vous jamais entendu parler d'un Conservatoire pour les prédicateurs ?

« L'homme de Dieu a son prestige, son zèle et son amour, dira-t-on, cela suffit bien ! »

Et si, par-dessus le marché, il avait encore autre chose : s'il avait assoupli et discipliné sa voix, s'il prononçait purement les voyelles, s'il articulait les consonnes en les dessinant comme des caractères d'imprimerie neufs, s'il plaçait l'inflexion juste sur le mot de valeur, si le français avait belle allure en sa bouche, s'il connaissait l'art de faire des gestes et surtout de n'en pas faire, s'il savait son métier, en un mot : son zèle et son prestige en seraient-ils diminués, et son rayonnement sacerdotal, comme aussi son auditoire, ne s'en trouverait-il pas bientôt accru ? De nombreux auteurs ont traité au long ces différents sujets : Coquelin, Albert Lambert, Dupont-Vernon, Leroy, Favre, Brémont, Segun, Berr, Greffier, Roudès, Ajam, Corcos, etc. Mon prochain ouvrage contiendra une bibliographie complète sur la matière : les prédicateurs y trouveront tous les renseignements qu'ils voudront, et aussi leur condamnation.

Les manuels de politesse racontent que la distinction d'un homme est en proportion de la propreté de ses mains. Vous savez bien que non, cher ami, et que les manucures sont incapables de rendre un homme distingué. C'est la prononciation qui a ce pouvoir. Et trouvez-vous déplacé qu'un prédicateur soit aussi distingué que le notaire, l'écrivain, la baronne et l'institutrice qu'il veut détourner du vice et amener à la vertu ? Pour y parvenir, j'en ai rencontré qui mettaient des manchettes magnifiques et divisaient leurs cheveux par une raie épatante. Ce n'est pas le bon moyen. Je n'ai garde de leur interdire la brosse à dents ; mais, qu'ils laissent là le peigne. Une belle prononciation fait mieux... Le public pense : « Il faut être quelqu'un pour parler si bien », et pour peu que celui qui dit bien dise quelque chose, d'avance, le public est d'accord avec lui.

Je ne suis contre aucune langue : ni contre le flamand, ni contre le wallon, ni contre le bruxellois. J'admets même qu'on en ait l'accent : mais, de grâce, pas quand on parle français. Il est souverainement absurde de donner en chaire son signalement et de proclamer, dès le signe de la croix, de quel village on est.

Que personne ne se décourage ; la plupart des orateurs belges pourraient arriver à parler français. Certains marseillais y sont bien parvenus et les normands n'y ont pas plus de facilité que les liégeois. Comment faire pour cela ? On s'y prend de la même façon que pour l'étude du piano ou de la dactylographie. On achète une méthode (par exemple, MARTINON : *Comment on prononce le français*, en 414 pages), on l'étudie, on s'exerce le plus possible, on se fait censurer, et, quand l'occasion s'en offre, on écoute les maîtres, au phonographe ou ailleurs.

Pour ma part, rien ne me plaît comme d'aider mes confrères de mes conseils et de mon expérience. Je travaille, d'ailleurs, à un livre où je mettrai tout ce que je sais sur le sujet. J'espère l'avoir terminé d'ici quelques années. Il ne me restera plus alors qu'à obtenir, pour lui, l'imprimatur, un éditeur et des lecteurs intelligents. Je vous en enverrai un exemplaire.

En attendant, bon courage, cher ami, et bien à vous en N. S.

J. V., *prêtre retraité.*

Pour copie conforme,

OMER ENGLEBERT.



“ La Symphonie héroïque „ (1)

Connaissez-vous Henry-Jacques ? Fort peu, sans doute. Il y a des chances pour que vous le connaissiez mieux demain.

Henry-Jacques est surtout le poète de quelques bouquins de vers sur la tuerie 1914-1918 (dix millions de morts en quatre ans, pour ceux qui ne tiennent pas à se souvenir). Breton, ancien matelot, de la race spirituelle des Corbière, et un peu des Lautréamont et des Rimbaud, mais plus large, moins alambiqué, plus humain et plus sain, ce qui le caractérise, c'est la ferveur intrépide de l'âme et un élan robuste vers une solution radicale de l'énigme humaine ; c'est la nostalgie, pénétrante comme un brouillard marin, de n'avoir pas su vider à fond, jusqu'ici, nonobstant la ferveur et l'élan, la seule question qui importe, et d'avoir expérimenté, à l'occasion de cette guerre, l'effroyable insatiable des hommes sans mémoire.

*« J'aime sa généreuse et virile nature
Qui n'a pas peur des vérités. »*

Du côté des dons littéraires, c'est l'intensité et l'originalité dans la vision plastique, et une étonnante faculté — qui s'accroît sensiblement d'un recueil à l'autre — de diction, où l'énergie domine et la pointe douloureuse perce. On relèvera peut-être dans son œuvre de guerre un certain manque d'émotion simple et communicative. Dans ce poète à portée philosophique et épique, qui tend naturellement à l'ode, la tête et l'imagination sont provisoirement plus sensibles que le cœur.

† Socialiste, parce que après avoir perdu la Foi — très jeune sans doute — il reste pourtant affamé d'humanité totale et bonne à l'homme, il avait espéré que la guerre serait la leçon dont l'humanité apprendrait enfin son bien suprême : la Paix. Il comptait sur les « hommes de la guerre », « les simples au cœur nu », en qui se condensait la force qui peut, pour assurer à la France et au monde le bénéfice de cette leçon qui, alors, n'aurait peut-être pas été payée trop cher. Je voudrais, disait-il dans son *Épigraphe*,

*« Je voudrais que ce livre étalé sur mon nom
Fût comme un Évangile aux pages sans pardon
Où les hommes viendraient, rallumant leur colère,
Crier aux jours futurs la haine de la guerre,
Et bouchant de leur cœur la gueule des canons
Apprendre à ces enfants dont ils seront les pères
La force d'être juste et de répondre : « Non ! »*

Cette épigraphe est de 1919. L'armistice triomphal venait de sonner, libérant « les hommes » :

*« En avant, du pied droit !
Nous avons bien payé ce droit
De partir vers la paix en bousculant les règles.
L'avenir est gagné vers lequel nous allons
En frappant des talons,
Allègres. »*

(1) Poèmes par HENRY-JACQUES, aux Éditions des Belles-Lettres, avec un portrait de l'auteur par STEINLER, 7,50 fr. ; 1922. Prix de la Renaissance.

Cette *Marche des hommes* finit sur l'élan d'orgueilleux espoir que voici :

«... Nous prendrons en passant les plus fauves soleils
Pour les jeter aux morts comme un bouquet d'adieu.
Et nous irons plus loin, jusqu'au ventre de Dieu,
Car nous sommes des dieux que leur puissance emporte.
Ouvrez toutes grandes les portes :
En avant, en avant les hommes ! »

Les deux années qui suivirent ont éclairé ce généreux sur la valeur de son espoir. Dans une *Épithaphe pour le livre*, voici en quels termes il donne l'exeat à son œuvre :

«... Va-t'en, excuse de ma vie,
Notre douleur n'est pas finie.
La guerre que tu croyais morte
Essaie ses griffes à la porte.
En nous le mal est immortel !
C'est en vain que nos poings l'étreignent,
Notre cœur se déchire et saigne
Mais ne peut pas cracher son fiel.
Nu, sordide, affamé de plaies,
Broyeur de joie, semeur d'ivraie,
Sur hier, sur nous, sur demain,
Traîne encore le mal de Caïn.
Tout épuisé par les tortures,
Exsangue à force de blessures,
Notre race cent fois parjure
Se rue à l'atroce aventure
Maudite par elle cent fois.
Elle y revient comme à son vice.
Va donc, vieille race à supplice,
Consomme encor le sacrifice,
Va souffrir sans chercher pourquoi,
Sans force, sans vouloir, sans foi...
Malheur sur vous ! Malheur sur moi ! »

C'est daté 1921.

Cette imprécation de l'utopie qui désespère, c'est comme le pied-à-terre douloureux, mais sauveur — on veut le croire —, du poète qui abandonne sa Chimère et aborde d'un pied ferme le terrain de l'éternelle Vérité qui seule délivre.

Les conditions de cet abord sont dures. Il est d'autant plus admirable, Henry-Jacques, que vous l'avez osé. Honte aux aveugles par persuasion ! Gloire à ceux qui osent regarder en face la contradiction cruelle que le vrai inflige à leur erreur !

Ce Dieu que vous nommez parfois dans vos vers, lointain et indéfini, mais que vous nommez tout de même comme s'il s'imposait décidément à vous (1), n'a pas besoin des lâches.

Il n'appelle à lui que ceux qui sont capables de saisir la Vérité par amour, à travers la souffrance, dans un complet désintéressement. Aussi, la porte de la vie est étroite ; pour beaucoup d'appelés, peu d'élus ; et ne reçoit la couronne que le bon athlète qui s'évertue à en mourir dans la carrière. Oui, ce Dieu que vous nommez, dans le renversement indicible de ce monde en rupture de béatitude, n'aime que pour faire souffrir, parce que son amour est pour nous redresser et qu'un tel redressement est éminemment douloureux. Or, la Souffrance, qu'au front nous avons vue « à son faite montée », vous scandalise. Pourtant, ne croyez pas ceux qui vous diront que la Foi, l'Espérance et la Charité sont consolantes pour la sensibilité ; ils en ont menti : l'amour, c'est la croix.

Chercheur de paix, Dieu vous offre une paix toute surnaturelle. Il faut donc bien comprendre qu'elle n'est pas naturelle, qu'elle n'est pas paix du corps, paix du ventre, paix budgétaire et alimentaire, paix païenne de l'imagination effrénée et des sens assouvis, encore moins paix d'hommes ligués pour le seul amour de tous ces bonheurs charnels totalisés, simulacre sociologique de la vraie paix sociale

(1) «... Le ciel est vide comme un trou,
Nos prières y sont perdues.
En dépit de nos mains tendues
C'est la mort qui descend sur nous.
Seigneur, Seigneur, quand même, ayez pitié de nous ! »

Ce poème, intitulé *Plainte des hommes*, est dédié « A la mémoire de Jean-Marc Bernard », poète chrétien, comme on sait, qui mourut à la guerre.

chrétienne, paix sacrilège et blasphématoire, paix socialiste et athée, qui ne peut s'élaborer que sous le signe plus ou moins visible, plus ou moins caché, de la Bête.

C'est pourtant un Dieu sans repentance, fidèle à tenir ses promesses, et ses promesses ne sont pas seulement pour le Ciel, elles sont pour la terre aussi et elles nous annoncent ce surcroît au Royaume de Dieu et sa pure justice dont, pauvres hommes, nous avons tant besoin. Mais ce qu'il t'offre d'abord et avant tout, c'est la douleur, douleur pour le choisir et le préférer, douleur pour le suivre partout et lui rester fidèle, douleur pour persévérer dans son amour jusqu'à la mort, *mortem autem crucis*. Le serviteur n'est pas plus que le Maître.

* * *

Pour t'aider, tu as sa Grâce. En retour, tu auras sa Paix. Certes, tu ne l'auras pas, encore une fois, comme le monde, Karl Marx, Lénine, peut donner la sienne, ni même comme pourrait la donner le monde, plus sympathique et plus beau, mais sans Dieu, donc fou et catastrophique, rêvé par l'artiste et le poète que tu es. Non, mais tu l'auras comme elle est, fille du Ciel, sœur harmonieuse et suave de la sublime et intransigeante Vérité, qui est à la fois métaphysique, morale, mystique, eucharistique, évangélique, diviseuse toujours, implacable comme le glaive dont Jésus la symbolise, incendiaire comme le feu de cette charité sans laquelle on ne la possède pas. Tu l'auras, si tu le veux bien, entre ton Dieu et toi, ta conscience et toi, les hommes et toi (relativement) et, autant qu'il est utile pour ton salut et possible à ta nature, entre tes « deux moi », dont l'un aspire au bien et l'autre au mal, et qui te déchirent, paix armée donc, paix de vigilance, fille des combats.

Car voilà le nœud et le principe de ton erreur, mon frère d'armes et de peine, toi qui « cherches la vérité » (je l'ai cherchée aussi) : tu as cru et tu as du mal à ne pas continuer de croire, que la société, la vie, telle que nous la voyons, mêlée, culbutée, divisée, torturée, convulsée, chaotique, est un donné primitif, comme disent les philosophes, où notre intelligence et notre volonté, après tant de malheureux essais, vont néanmoins suffire à mettre de l'ordre et instaurer la paix, dont l'histoire peut se clore, si les choses tournent bien, par une apothéose durable, triomphe et gloire de la bonne volonté des hommes (mortels, soit dit en passant, ce qui fait et fera toujours que ce triomphe, supposé durable pour l'humanité, est un triomphe affreusement éphémère pour « l'ardent rouleur de monde » que tu es). Eh bien ! il faut le voir : le mal, d'un bout à l'autre de l'histoire de ce monde, est indestructible. Du jour où il y est entré, il fut fatal qu'il n'en sortirait plus, jusqu'à ce que Celui qui est déjà venu, revienne. Et voilà pourquoi il y aura toujours des guerres, en toi, hors de toi, dans l'immense univers. Il faut en prendre virilement son parti, dépouiller une candeur louable, mais trompeuse, se faire humble et reconnaître ce que d'ailleurs tu reconnais : qu'« en nous le mal est immortel ». Voilà, cher poète, cher frère d'armes, le nouveau point de départ que t'assigne la Vérité, que tu connais, car elle est cette force que tu sens en toi et dont ton grand livre est le témoin, à sa manière, et qui te pousse en avant. C'est seulement maintenant, si tu le veux, que tu vas pouvoir servir les hommes. Ne dis donc pas : « Malheur sur vous ! Malheur sur moi ! » Mais va, cherche, sois courageux, sois fidèle et vrai, et trouve.

* * *

Faité la part de son socialisme, on peut se laisser saisir par l'attirance douloureuse de ce livre.

En vrai poète qui sait que la poésie et les vers sont pur chant, Henry-Jacques a tendu par tous les moyens qui lui ont paru bons au chant. Il a voulu répartir ses quelque cent poèmes entre un *Allegro*, une *Marche funèbre*, un *Scherzo*, un *Finale*, pour faire de l'ensemble une symphonie de voix mêlées, grandes et petites, émouvantes et effrayantes, familières et nobles, rudes et harmonieuses, honteuses et glorieuses, la « Symphonie héroïque » de la grande guerre. Chose étrange, et qui, à mon sens, ne tient pas du tout, comme on pourrait le croire, à l'emploi — d'ailleurs rare — du vers libre, encore moins du vers libéré, cette symphonie voulue si musicale est sourde, ces chants n'atteignent presque jamais à la plénitude mélodique. En négligeant même ce qu'il y a d'artificiel dans cette disposition empruntée d'un autre art, et d'arbitraire dans la répartition des poèmes sous les quatre rubriques susmentionnées, il est rare que l'oreille du cœur soit satisfaite, que la délectation mentale et vocale que l'on recherche dans les vers soit procurée par ceux-ci. Ils ont quelque chose de mal équilibré et de trouble qui leur vient probablement plus du tempérament armoricain du poète, de son inquiétude morale, et, aussi, de la nature même

du sujet — toutes choses qui vont si bien ensemble ! — que de l'insuffisance supposable du par assembleur d'hémistiches et de pieds. Car l'harmonie, dans les vers, est loin d'être simplement le fruit de la sonorité et du nombre. Elle est d'abord fille de la pensée, âme du vers, et après, seulement après, du nombre, qui en est le corps sonore. Comme dans un visage les traits ne sont rien sans le reflet tout spirituel de l'expression, affleurement et rayonnement de l'âme.

Eh bien ! peut-être est-ce ce défaut d'harmonie paire et chantante qui fait pour moi l'attrait secret et la vérité poétique de ces vers, que l'on dirait modelés fiévreusement par l'horreur aux doigts informes et fous de la guerre. Quoi qu'il en soit, je leur trouve plus de lyrisme symbolique, plus de profondeur philosophique (Henry-Jacques est un poète cérébral, de la lignée de Baudelaire), et de-ci de-là, un accent plus ému qu'à ceux du recueil précédent : « *Nous, de la guerre...* », où le don de l'expression n'étant pas suffisamment équilibré par la pensée et le sentiment, a une certaine redondance — à filiation hugolienne et quelque peu rostandesque — choquait l'oreille et le goût. Qu'on voie, entre autres, *La Perle*, où l'on sent vibrer l'écho — l'originalité entièrement sauve — du *Bateau ivre*, puis, *A celui qui va passer officier* et la fin de ce *Farewell* où frémir et se prolonge l'émotion poignante et contenue de la *Lettre du Mexique*, du goéland des *Amours jaunes* :

«... Un trou fumant dans la tranchée,
Une cagna broyée, bouchée,
La terre chaude encor, fluide comme du son,
Quelques lambeaux de linge et de la chair hachée :
Nous n'avons pas cherché plus loin... Good bye, garçon !

Dans cette terre trois fois sainte
Il s'émiette depuis quatre ans,
Sans croix, sans tombe, aux quatre vents,
Dans les bas-fonds du Labyrinthe.

Ce fut le meilleur compagnon
De mes premiers mois de misère,
Nous étions deux copains, deux frères...
Je ne sais même plus son nom. »

Tout leur sens moral est celui d'une plainte, d'une malédiction, d'une revendication et d'un éloge funèbre en même temps que, par-dessus tout cela, c'est la recherche, dans la nuit tragique, d'un phare éternel, plainte pourtant de jeunesse gâchée et de vie perdue, malédiction aux idées coupables, revendication contre « ceux qui n'ont pas souffert et qui n'ont rien donné », éloge funèbre des morts, dont le poète a résolu de perpétuer la mémoire :

« *Souvenez-vous de ceux que la guerre a damnés* ».

Certaines familles d'esprits, certaines classes de tempéraments n'y trouveront pas leur compte, c'est certain. On mettra probablement en doute la vérité morale et documentaire de ces poèmes. Peut-être même parlera-t-on du poète comme d'un anti-militariste et d'un patriote déficient. Après le correctif contenu dans l'*Épithaphe pour le livre*, je crois qu'on ne peut vraiment plus dire cela. Cet homme loyal, profondément sensible, et qu'aucun ordre supérieur n'avait encore fixé, cherchait (tout en se battant), rempli « de souvenirs trop rouges... accablé d'espairs trop grands ». Sans doute, il mettait la patrie en question. Il y a des pharisiens que cela scandalise. Que font les mêmes quand on met Dieu, sa Majesté et sa Sainteté, en question ? C'est toujours la sempiternelle histoire, le centre archipiétin de tout débat sur la morale. La plupart des hommes admettent bien que l'on doute théoriquement du fondement de la morale, qui est le commandement divin, mais ils n'admettent pas (heureux illogisme !) que l'on hésite sur la pratique. Le cœur a, grâce à Dieu, ses raisons. Cependant, il est normal — je dis normal, suivant la norme, c'est-à-dire dans la nature de l'homme, fait de Dieu — qu'un incroyant qui ne craint pas de déplaire, hésite entre la Patrie, qui force à des horreurs sans nom, et l'Internationale, qui rendrait, selon lui, ces horreurs impossibles. C'est ce que l'idolâtrie patriotique ne veut pas voir. Mais l'idolâtrie patriotique, avec ce qu'elle comporte de violence déréglée et charnelle, comme tous les *über alles* qui sont hors de la ligne des préceptes divins, ferme les esprits à la compréhension des plus hautes réalités, celles qui conditionnent la vie la plus spirituelle de l'homme et lui ouvrent l'accès de la transcendance dont il a impérieusement besoin pour se régler, se soutenir et s'épanouir. Certes, l'Internationale est une monstrueuse et sanglante erreur. Mais ce qu'il y a lieu de défendre ici, avec une impitoyable ténacité, c'est le droit pour les intel-

ligences à postuler pleinement l'absolu, contre lequel aucun empirisme ne peut prévaloir, c'est, pour les âmes, le droit à l'avidité et libre recherche de la Vérité, que les respects humains de toute nature tendent à entraver et à ravalier au triste rang de conformisme. Parce que c'est ce droit et cette liberté de conscience qui font la dignité de l'homme et qui le prédisposent à l'adoption divine. Quitte à dire nettement à ceux qui se trompent qu'ils se trompent et, surtout, à tâcher de les éclairer dans leur douloureux tâtonnement.

Cette poussée tout intérieure, par laquelle un homme bien né cherche une Justice et un Amour suprêmes, dans lesquels il trouverait la satisfaction de ses meilleurs instincts, cette poussée-là est bonne et, si elle se soutient logiquement jusqu'au bout, elle doit aboutir — Dieu aidant — à « la seule Internationale qui tienne », à l'Église catholique.

Car, Henry-Jacques, c'est l'Église seule qui prêche vraiment et efficacement l'amour des hommes sur la terre, parce qu'elle l'ordonne pour l'amour de Dieu.

Pour l'amour de Dieu. Faites passer votre horreur, votre indignation, votre colère, votre écoëurement, votre fraternelle fidélité aux morts, et, surtout, votre amour des hommes, « des simples au cœur nu » et aussi des autres, car tous sont hommes, par l'amour de Dieu, et il n'y aura plus rien à reprendre à votre bonne volonté, désormais bien ordonnée, bien affirmée sur la base universelle et éternelle dont elle a besoin. La Foi seule peut équilibrer et concilier les antinomies déchirantes de la guerre et de la vie. Si vous vous fermez le Ciel, il ne vous reste que la terre, et l'espace devient trop petit pour tout arranger. C'est de là que naissent les révolutions : les hommes étouffent et pour se donner de l'air ils font tout craquer. Mais au lieu d'un ciel, c'est un enfer qu'ils s'ouvrent, parce qu'ils se trompent sur la nature de la Liberté (*Veritas liberabit vos. Ego sum Veritas*) et qu'ils la cherchent en bas, avec les sens, au lieu de la chercher en haut, avec le plus pur de leur âme.

La contemplation du crucifix, du Fils suspendu à la Croix par son Père (avez-vous des enfants ?), peut seule vous faire comprendre (autant que cela puisse rationnellement se comprendre) la raison d'être de la souffrance et l'implacabilité de l'amour. Je vous le répète ; l'amour, c'est la croix, ou, si vous voulez, la croix est la pente vertigineuse par où il faut que l'amour des hommes déchus remonte à Dieu, avant de se répandre valablement sur leurs frères. « Le mal en nous est immortel », vous l'avez dit. Dieu seul, la charité seule peut combler en nous l'abîme du mal. *Abyssus abyssum vocat*.

Au poète sincère et généreux, que l'inquiétude de ces grandes questions tourmente, Dieu fasse la grâce de les bien résoudre !

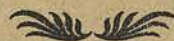
Alors, mais alors seulement, vous pourrez chanter en toute vérité :

« *Nous voulons chaque soir nous endormir d'amour,
Serrant sur notre cœur la besogne du jour,
Dans la mâle fierté de l'œuvre bien remplie,
Et mourir de sommeil en disant à la vie :
Aujourd'hui comme hier nous l'avons bien servie.* »

Et encore, et surtout :

« *J'ai glissé jusqu'en bas d'un abîme d'épreuves
D'où mille morts sautaient comme des requins fous.
Mais j'en suis remonté vainqueur, âme et peau neuves.
Hourrah ! souffrir n'est rien quand la grâce est au bout !
Mon doute malgré lui s'est embelli d'extase,
L'orgueil de vivre mieux a recréé ma foi.
Car au front j'ai cueilli la perle sous la vase...
Et c'est depuis ce jour que la vie est à moi !* »

LÉOPOLD LEVAUX.



Nous prions une fois de plus nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.



Les idées et les faits

Chronique des Idées

Semaine d'ethnologie religieuse à Tilburg

C'est à Louvain, sous les auspices de l'Université catholique, sous le haut patronage de S. E. le Cardinal Mercier, qu'est née cette institution internationale destinée à défendre la foi et à faire avancer la science dans le vaste domaine de l'histoire des religions, à rallier autour d'une doctrine commune les savants de tous pays et à coordonner leurs travaux, spécialement à fournir aux futurs missionnaires une initiation et des directives qui leur permettent de contribuer au progrès scientifique tout en se consacrant au salut des âmes.

C'est à Louvain que se sont tenues les deux premières sessions en 1912 et 1913. Deux hommes s'étaient rencontrés qui furent les vrais créateurs de la Semaine, l'un qui en conçut la pensée, le R. P. Schmidt, de la Congrégation du Verbe Divin, Westphalien d'origine, naturalisé autrichien, l'éminent directeur et fondateur de l'*Anthropos*, l'autre qui fut le premier puissant réalisateur de l'idée, le R. P. Bouvier, jésuite français qu'une mort héroïque ravit à la science au cours de la guerre.

Il semblait bien qu'il eût emporté dans sa tombe glorieuse l'œuvre dont il était l'âme. Mais elle devait en sortir par l'effort commun du R. P. Schmidt et du brillant successeur que la Providence allait susciter au R. P. Bouvier, je veux dire le R. P. Pinard de la Boullaye, jésuite français, professeur au Scolasticat d'Enghien. Ces deux spécialistes de premier plan ont su grouper autour de leurs personnalités sympathiques des savants de partout, d'origine germanique ou latine, et ont attiré à Tilburg environ cent et trente semainiers rassemblés en une sorte de Pentecôte du plus curieux effet.

L'entreprise était délicate, on en conviendra sans peine, de réunir même en pays neutre, même sur le terrain de la religion et de la science, des éléments aussi hétérogènes. Elle a réussi, me semble-t-il, et si j'ose en juger par moi-même, les oreilles des Alliés s'accoutument à entendre les conférences allemandes alterner à la tribune avec des orateurs de langue française. N'empêche qu'un « Boche ! » échappé par inadvertance à celui qui vous écrit scandalisait profondément son voisin qui se trouvait être congénère du « professor » visé par l'exclamation spontanée.

Voulez-vous une idée de la composition de la salle ? Voici quelques chiffres qui ne manqueront pas de vous intéresser : Français (20), Allemands et Bavares (22), Belges (15), Autrichiens (10), Hollandais (29), Hongrois (8), Suisses (3), Tchéco-Slovaques (2), Polonais (3), Yougo-Slaves (3), Italiens (2), Espagnols (4), Américains du Nord, étudiants à Oxford (1), Canadiens (2), Chinois (1, jésuite, étudiant à Enghien).

Une réelle confraternité s'ébauche à travers des dissimilitudes profondes et d'âpres souvenirs, grâce à la communauté du but poursuivi et à la grande pensée de l'apostolat des Missions qui plane sur l'assemblée et rapproche dans un même effort les ouvriers de l'évangélisation. Aussi bien la masse des semainiers se recrute parmi les membres des congrégations religieuses vouées à l'exercice de lointains ministères : bataillon d'honneur où l'on prend plaisir à distinguer, quand le costume clergymen ne les confond pas, Jésuites de onze nationalités, Sociétés du Verbe Divin, de Mill-Hill (au ceinturon rouge), du Sacré-Cœur d'Issoudun, Bénédictins bavares, autrichiens, espagnols, Missionnaires du Sacré-Cœur, Oblats de Marie-Immaculée, Frères-Mineurs, Capucins, Rédemptoristes, Scheutistes, Prêtres des Missions étrangères, Congrégation du Saint-Esprit, Dominicains, Lazaristes, Pères Blancs, Picpusiens. Ajoutez-y des professeurs et élèves d'universités, de séminaires, quelques publicistes, et, pour que le féminisme ne perde pas ses droits, une Hollandaise et une Viennoise : vous aurez le panorama complet de l'assistance.

La grande presse catholique hollandaise est à son banc *Maesbode*, *Tijd*, etc., y compris un dessinateur chargé de livrer au public les traits des hautes notabilités, parmi lesquelles le baron Descamps-David, qui s'y est prêté de bonne grâce.

Les réunions se tiennent au Koopmansbeurs, vaste installation créée pendant la guerre pour subvenir aux nécessités d'un commerce intensifié, la fabrication du drap militaire, et mise gracieusement au service de la Semaine pour lui servir de siège, très confortablement outillé, par la ville de Tilburg. La salle des séances est ornée de crayons

superbes, représentant le Christ, S. Paul, de l'artiste tilbourgeois Verschueren qui joint la puissance de l'expression à l'hiératisme des formes.

Il n'y a qu'une voix parmi nous pour célébrer en toutes langues l'hospitalité généreuse et délicate dont la cité tilbourgeoise nous gratifie. Le dimanche 19, après une réception solennelle au Stadhuis, elle nous fait conduire en automobiles à Oisterwyk, lieu de plaisance où un raout fut servi, et le soir on nous a encore régalez d'un concert. Ce jour-là, l'Ethnologie fut en liesse ; les autres jours, elle peine dur.

Je me demande où elle aurait pu recevoir meilleur accueil que dans cette ville de 60.000 âmes divisée en 16 paroisses administrées par 60 prêtres, d'une atmosphère si catholique, où l'on respire la vertu, d'une aura si pure, où rien n'offusque le regard, où la sévérité des toilettes féminines, la dignité des mœurs, le charme de la vie familiale, la piété exquise des enfants, l'extraordinaire fréquentation de la table sainte, l'universelle politesse envers le clergé que tout le monde salue, où tout cet ensemble empreint de dignité chrétienne et de noble simplicité forme un commentaire à souhait à cette inscription gravée sur le piédestal de la statue du Sacré-Cœur devant l'église St-Joseph : « *Regi Suo, Civis* ». Tilburg est vraiment la ville du Sacré-Cœur. On y sent bien aussi que si les fils sont restés si profondément attachés à la foi romaine, c'est que leurs pères ont héroïquement souffert pour elle.

Ce fut une joie pour nous et un honneur grandement apprécié de voir le vénérable évêque de Bois-le-Duc, Mgr Diepen, inaugurer les travaux de la Semaine et de recueillir de sa bouche une allocution d'une portée très élevée sur les rapports de la science et de la foi et en même temps d'une bonhomie tout à fait hollandaise.

Les conférenciers, une pléiade de savants, sont de première valeur, plusieurs d'un renom européen, tel le R. P. Schmidt, S. V. D., secrétaire général de la Semaine, tous dispensent libéralement les trésors de leur érudition. Il me suffira de citer ici, pour la France, les Pères jésuites Pinard de la Boullaye, de Grandmaison, Brou, l'abbé Bouyssonnie, le chanoine Bros ; pour la Belgique, les professeurs Carnoy, De Jonghe, Cappart, Van Crombrughe ; pour l'Italie, l'illustre Père Gemelli, fondateur et recteur magnifique de l'Université du Sacré-Cœur de Milan ; pour les pays germaniques, Andres, Drexel, Wunderlee, D'Ilger ; pour la Hollande, le Dr Schrijnen, professeur à l'Université d'Utrecht.

Il est des absences vivement regrettées, notamment celles de Mgr de Guébriant et de Mgr Le Roy, dont l'intervention, mieux appropriée à l'œuvre des Missions, eût tempéré heureusement le caractère peut-être trop exclusivement scientifique de la Semaine. Il est tel indéniste belge aussi, de grande réputation, resté à l'écart, « parce qu'il a encore sur le cœur les tisons de Louvain » et qu'il a redouté sans doute, bien à tort, que l'Ethnologie ne fût à Tilburg trop mêlée de Bochologie.

Immense est le programme et la quarantaine de conférences, à raison de six par jour, ne suffira pas à l'épuiser.

La première partie de la Semaine est consacrée à la Méthodologie générale, la seconde procède à une vaste enquête sur les sacrifices et les religions à mystères. Il ne peut être question d'analyser ici dans le détail ces études touffues, extraordinairement compliquées et qui n'offrent d'intérêt que pour les spécialistes. Je veux me borner à quelques vues d'ordre général.

Par l'organe de ses plus hautes compétences, le P. Schmidt, le P. Pinard, le chanoine Bros, etc., la Semaine a déclaré la faillite de l'évolutionnisme sur le terrain de l'ethnologie et prôné la méthode historico-culturelle. Tous les amis sincères de la science y applaudiront.

On sait les prétentions des évolutionnistes. Obéissant à tous les partis-pris et à tous les a-priorismes de la philosophie du devenir, ils entendent faire sortir de l'animalité tout le développement humain, le plus complexe du plus simple, le plus perfectionné du plus grossier, du plus rudimentaire. En sociologie, l'homme animal a débuté par la promiscuité des bêtes, a pratiqué longtemps les mariages par groupes pour aboutir finalement à la famille monogame. En religion, le primitif a eu peur de la mort, des morts, a invoqué ou conjuré les mânes, il a cru à des esprits qui animent les choses (animisme), ou il s'est livré à la magie sympathique ou imitative, ou encore, possédé par l'idée du groupe symbolisé dans un animal, le *totem*, il a cultivé le *totémisme animal*, alliance religieuse et ethnique entre tel groupe d'hommes et telle espèce animale (cultes thériomorphes).

Et, alors, sur ces données dites primitives des idéologies dites savantes construisent un ordre de complexité et de progression croissantes, si bien que le culte de Jéhovah et le monothéisme en général n'est que l'aboutissant de l'animisme, toute la morale chrétienne dérive par voie de transformation de quelque vieux *tabou*, les sacrements ne sont qu'une survivance magique. Et les Tylor, les Durkheim, les Wundt, les protagonistes les plus audacieux de ces systèmes à la mode, faisaient la loi dans le monde de la science. Ils l'avaient monopolisée. Nul n'avait le droit de se dire savant, s'il ne se réclamait pas de l'évolutionnisme ethnographique.

Le premier coup fut porté à l'idole par le protestant allemand A. Lang en 1898, et ce coup fut mortel. Une réaction se produisit, vaillante, énergique ; de vrais savants, secouant la tyrannie des écoles et des systèmes, opposèrent à des généralisations arbitraires, fondées sur des postulats philosophiques, une vaste et sûre information. Aujourd'hui l'évolutionnisme sociologique battu en brèche de toutes parts est abandonné. L'évolutionnisme religieux recule ; on a vu un Wundt en Allemagne, impressionné par les triomphantes démonstrations du R. P. Schmidt, remanier ses livres, d'autres ethnographes forcés d'admettre des divinités préexistantes à l'animisme, le culte même d'un être suprême dans la religion des tribus primitives.

Toutes les affirmations de l'école qui si longtemps en imposa par le ton tranchant de ses docteurs sont reconnues aujourd'hui pour de pures conceptions de l'esprit, sans fondement ni dans l'observation ethnologique, ni dans les indications de la préhistoire. L'idée de Dieu est très nettement accusée chez des peuples très primitifs comme les Bantous, les Adamanais, les Pygmées.

Partant de ce fait si amplement mis en lumière par Mgr Le Roy, l'école du P. Schmidt parvient à établir que les préhistoriques eux-mêmes ont pu connaître aussi Dieu, le Dieu suprême et comprendre les exigences essentielles de la vie morale. Revisant en effet les observations superficielles et tendancieuses des évolutionnistes, cette école est en mesure de prouver que ni le mâtisme, ni le totémisme, ni les cultes astraux n'ont laissé de traces de leur présence à l'âge paléolithique et n'ont pu conséquemment déformer le monothéisme primitif, lequel a pu coexister par ailleurs, chez des paléolithiques comme chez les sauvages modernes, avec des illusions de l'animisme et de la magie.

* * *

Quelle est cette méthode, cette école victorieuse qui s'est affirmée à la Semaine de Tilburg, avec tant d'éclat ? C'est l'école, c'est la méthode ethnologique, ou *historico-culturelle*.

Elle ne connaît pas d'*a priori*. Elle détermine des types de civilisation et leur aire de diffusion (cycles et cercles culturels), établit leur succession chronologique, leur dépendance mutuelle et leur communauté d'origine. Comment cela ? Par la convergence des critères, critère de qualité ou des ressemblances spécifiques, critère de quantité ou multiplicité cohérente de ces ressemblances, par ces procédés elle remonte sûrement à une origine commune.

On peut soutenir que cette méthode n'est pas nouvelle, lui assigner comme créateur l'ethnologue de génie que fut le P. Laffitau, au XVIII^e siècle, reconnaître qu'elle a été reprise en ces dernières années par Ratzel, Frobenius, et surtout Graebner, mais c'est justice d'ajouter qu'elle est supérieurement maniée par le P. Schmidt et ses disciples de l'*Anthropos*. Quoi de plus rigoureusement scientifique ? Remarquer les similitudes culturelles (usages, croyances, coutumes), déterminer soigneusement les divers groupes, suivre leurs migrations géographiques, établir leur degré de primitivité relative, marquer enfin leur origine commune, n'est-ce pas faire l'histoire des peuples qui n'ont pas écrit, en remplaçant les textes qui n'existent pas par les traces de leurs éléments culturels stables et cohérents ? Assurément, c'est l'idéal et il est loin d'être atteint. Mais c'est la direction saine, l'orientation donnée aux travaux récents de l'ethnographie, et dans cette voie on n'interprète plus un usage, une coutume, une croyance, d'après une option philosophique ou une visée de la fantaisie, mais on remplace ces éléments dans le cycle auquel ils sont incorporés, on s'efforce de découvrir s'ils sont autochtones ou empruntés, à quelle origine ils remontent, et alors seulement on peut les apprécier à bon escient et en faire état. Méthode positive, comparative, historique, elle déballe la science de toutes les légendes, de toutes les inventions des faiseurs de romans qui usurpaient l'autorité scientifique, elle les remplacera par la vérité ou tout au moins les approximations du vrai.

Sur toutes ces questions passionnantes pour les intéressés la Semaine nous a fourni des exposés lumineux, des démonstrations

convaincantes qui ont produit, je pense, l'unanimité entre des esprits si divers, les Allemands accumulateurs de faits, les Français distributeurs de lumière.

J. SCHYRGENS.



ITALIE

La signification politique d'un triomphe de Notre-Dame

Les couleurs et les livrées pontificales circulèrent pour la première fois dans la ville de Rome à l'occasion de la visite de nos Souverains. Nos lecteurs se souviendront encore des commentaires que l'événement suscita dans la presse.

Les mêmes couleurs et les mêmes livrées viennent de faire, non plus une courte apparition dans les rues de la Ville éternelle, mais un long voyage à travers les anciens Etats pontificaux, de Rome à Lorette.

Tout un train d'autos pontificales a transporté et accompagné, en sa Basilique reconstruite, la nouvelle statue de Notre-Dame de Lorette, bénite et couronnée par Sa Sainteté. Plusieurs cardinaux, dont Son Éminence le Secrétaire d'Etat, légat du Pape, faisaient partie du cortège.

Un piquet de soldats de l'armée italienne ouvrait le cortège, et un autre le fermait. Les autorités des villes traversées, maires, préfets, généraux, vinrent solennellement rendre hommage à Notre-Dame et au Légat du Pape. A Lorette, des escadrilles d'avions militaires concoururent pour la « coupe de la Madone ». Tous ces aviateurs voulurent recevoir la bénédiction d'un des Cardinaux du cortège pontifical. Émouvante cérémonie. Au-dessus de l'esplanade de la Basilique, le vol bruyant des avions décrivant des cercles étroits. Sur la place, une multitude enthousiaste. Une procession débouche de la Basilique. Son Éminence le Cardinal Tacci apparaît en chape et en mitre. Une brève oraison. Puis un geste majestueux lance vers le ciel la bénédiction de l'Église.

Un banquet réunit autour du Légat du Pape cardinaux, évêques, religieux, préfets, députés, sénateurs, officiers. Deux portraits présidaient l'assemblée : celui du Pape et celui du Roi.

Nous ne tenterons pas de définir la signification diplomatique de telles manifestations. Les journalistes qui s'y sont naturellement essayés nous paraissent avoir raisonné de façon fort sommaire. On voudrait trouver dans les discours qui ont été prononcés une interprétation officielle, autorisée. Mais parcourez les comptes rendus les plus détaillés de ces brillantes cérémonies, vous n'y trouverez pas une phrase, pas un mot qui fasse allusion à la question brûlante. Au banquet dont nous parlons ci-dessus, des toasts furent portés au Pape, au Cardinal légat, au corps des officiers aviateurs, mais du Roi, du Gouvernement, on ne parla pas plus que de corde dans la maison du pendu. La consigne avait été donnée très sévère de ne pas s'aventurer sur ce terrain scabreux.

Nous observons nous-même cette consigne et nous nous contentons de constater que la politique de courtoisie réciproque continue et progresse.

* * *

Mais il est une autre signification politique du voyage triomphal de Notre-Dame de Lorette, une signification plus profonde que nous voudrions mettre en évidence.

Les cinquante dernières années de la politique italienne ont tenté d'expulser le catholicisme de la vie publique, de l'interner dans les cloîtres et les églises. De bonne foi, bien des catholiques croyants et pratiquants ont collaboré à cette entreprise néfaste.

Où en est-elle après ce demi-siècle d'efforts fournis dans des conditions incomparablement avantageuses : interdiction par l'Église elle-même de la politique catholique, trouble profond des idées par la question romaine, ardent patriotisme transformé en ferment d'anticléricalisme ? Où en est cette entreprise ? On peut déclarer sans hésitation qu'elle a complètement échoué.

Le catholicisme rentre irrésistiblement dans la vie publique italienne. Les manifestations religieuses se déploient de nouveau au grand soleil et, plutôt que de provoquer des réactions sectaires, elles suscitent l'enthousiasme presque unanime des populations.

Après l'inoubliable Communion des enfants au Colisée, à l'occasion du Congrès Eucharistique de Rome, en mai dernier, après la procession de clôture de ce congrès, une des plus magnifiques et sans doute

la plus belle par sa ferveur et son enthousiasme religieux, de toute la série des congrès eucharistiques internationaux, voici que le transfert d'une statue de la sainte Vierge, sans mot d'ordre, spontanément, se transforme en un triomphe inouï.

Les fortes têtes d'Italie et d'ailleurs s'étaient bien gaussées de la crédulité des catholiques, lorsqu'un incendie détruisit la Basilique de Lorette et la vénérable statue qui en était, après la Santa Casa, le plus précieux trésor. Comme la foi italienne a su répondre à ces plaisanteries ! Les discussions historiques n'ont pas été réouvertes au sujet du caractère miraculeux de la Santa Casa. Devant le malheur qui frappait le sanctuaire de Lorette, elles auraient paru indécentes. De génération en génération, la piété des catholiques italiens et de tous les catholiques avait été puissamment attirée par Lorette. Et la Sainte Vierge avait montré maintes fois combien elle agréait les hommages qui lui étaient rendus en ce lieu béni. La piété italienne n'a pas voulu que fût interrompue cette si vénérable tradition. Elle a relevé les ruines de la Basilique. Elle a demandé à l'art et à l'autorité religieuse une nouvelle statue de Notre-Dame de Lorette.

Et sur le passage de cette statue accompagnée de Rome à Lorette par les envoyés pontificaux, les foules sont accourues innombrables, les travaux des champs ont été suspendus, les usines, arrêtées, des manifestations imposantes se sont improvisées. A Terni, entre autres, la ville aux usines électriques, que les journaux de là-bas appellent un peu prétentieusement la Manchester italienne, les ouvriers firent à la Madone des ovations délirantes. A maintes reprises, le cortège eut grande peine, malgré les efforts de la police et de l'armée, à se créer un passage à travers les foules. Parti du Vatican avant le jour, il n'atteignait Lorette qu'à minuit. La ville attendait, parée, illuminée, bondée de pèlerins.

La douce Vierge avait fait oublier pour un jour les luttes politiques et les conflits sanglants. On vit des groupes fascistes en uniforme faire le service d'honneur autour des voitures de Notre-Dame et du Légat du Pape. On vit des Garibaldiens, également en uniforme, et portant toutes leurs décorations, saluer fièrement le passage du train pontifical à travers l'ancien royaume des Papes.

Nous en concluons que la foi et le sentiment religieux possèdent des énergies capables de résister, quand il le faut, au régime politique le plus délétère, et que l'efficacité de la politique en matière religieuse n'est pas aussi absolue que semble le croire certaine école.

L'Italie appartiendra-t-elle prochainement aux fascistes, comme l'annonce avec assurance leur chef Mussolini, ou sera-t-elle gouvernée par le Parti Populaire, ou verrons-nous se succéder encore des ministères de concentration, impuissants, hélas ! jusqu'ici, à refréner la guerre civile ? Nous serions imprudents de nous prononcer. Mais nous croyons pouvoir affirmer que bien plus qu'aux fascistes ou aux populistes ou à n'importe quelle combinaison de partis politiques, l'Italie appartiendra, pour son bonheur et sa prospérité, au catholicisme et à l'Église.

LOUIS PICARD.



ALLEMAGNE

La Révolution et les catholiques. — Controverse à propos de déclarations du Cardinal Faulhaber sur ce sujet.

Nous avons parlé dans le dernier numéro de la *Revue* du discours sur la paix prononcé, au Congrès des catholiques allemands, par le Cardinal Faulhaber, archevêque de Munich. Le Cardinal avait déjà adressé la parole aux congressistes avant l'ouverture des travaux du Congrès, sur la place de Munich où fut célébrée la messe solennelle en plein air qui préluda à ces travaux.

Le Cardinal, à en juger d'ici et par ses deux discours au Congrès, est un orateur très carré dans ses théories et dans son langage ; il ne connaît guère la nuance et, comme on dit vulgairement, il ne mâche pas ses mots.

Il a, dans son premier discours, proclamé très nettement et courageusement le devoir pour les États de reconnaître Dieu et de bâtir leurs lois sur un fondement chrétien. Et il n'a pas laissé à ses auditeurs le soin de tirer de sa thèse la conclusion quant à l'État allemand actuel ; il a lui-même formulé cette conclusion en quelques phrases brèves et vigoureuses. Voici ce passage de son discours :

« Dieu a donné ses commandements comme étalon de la vie personnelle et de la vie sociale. Dieu a voulu la subordination de la volonté

humaine à la volonté divine et l'Église a établi les dispositions exécutives des commandements de Dieu.

« Les dix commandements de Dieu sont le fondement de l'ordre moral chrétien, de la vie chrétienne et de l'ordre social. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont liés indissolublement ensemble dans les dix commandements. Religion et moralité ne se laissent pas séparer. En premier lieu, les Droits de Dieu, dans les trois premiers commandements ; puis, dans les sept autres, les droits de l'homme, les droits des parents, des pauvres, les droits de la fidélité, de la justice et de la vérité. On ne peut pas défendre les droits de l'homme si l'on vise les droits de Dieu. On dit souvent que le christianisme est essentiellement amour du prochain et apparenté par là au socialisme.

Le christianisme est en premier lieu amour de Dieu, protection des droits de Dieu, et celui qui ne reconnaît pas l'amour de Dieu ne doit pas parler de parenté avec le christianisme.

Malheur à l'État qui n'établit pas son droit et sa législation sur le fondement des commandements de Dieu, qui a une Constitution sans le nom de Dieu, qui ne connaît pas dans sa loi scolaire les droits des parents, qui n'éloigne pas de son peuple l'épidémie du théâtre et l'épidémie du cinéma, qui crée une législation facilitant le divorce, qui protège la femme vivant en union illégitime.

Là où la loi d'un État est en contradiction avec les commandements de Dieu, s'applique la maxime : le droit de Dieu brise le droit de l'État. Nous avons aussi besoin d'hommes de conscience que du pain quotidien. La conscience est aujourd'hui nécessaire. Ce n'est pas de nouvelles lois que nous avons besoin, c'est de plus de conscience à l'égard des vieux commandements. Des compromis sont inévitables pour concilier les oppositions. Le principe reste au-dessus de tous les compromis. La révolution fut un parjure et un acte de haute trahison. Elle demeure marquée du signe de Caïn dans l'histoire, même si elle triomphe aujourd'hui, si elle apporte çà et là des avantages. Le succès ne légitime pas un méfait ».

La condamnation de la Révolution par le Cardinal a fait scandale auprès de la presse radicale et de la presse d'extrême-gauche, et le groupe communiste du gouvernement adresse au gouvernement une question où il lui demande si Mgr Faulhaber ne tombe pas sous le coup de la récente loi pour la protection de la République. D'un autre côté, parmi les partis de droite, on triomphe de la sortie du Cardinal comme d'un désaveu de la politique du Centre, qui soutient la République.

Certains journaux font ressortir que l'on ne retrouve dans les harangues prononcées aux séances du Congrès, nul écho à l'interprétation de l'archevêque de Munich contre la Révolution et qu'au contraire, le prélat Mansbach, professeur de faculté de théologie, l'un des guides de l'Allemagne catholique, a fait un discours dont un passage équivalait à un désaveu des paroles incriminées de Mgr Faulhaber.

Mgr Mansbach a montré, à la lumière des principes catholiques, que l'insurrection n'était pas admissible, sauf en des cas très exceptionnels ; mais il ajoute qu'en fait, cependant, une foule d'États ont, au cours de toute l'histoire, été reconnus par le droit des gens et aussi par l'Église, bien qu'issus d'une révolution. Comment cela est-il possible ? L'orateur a laissé répondre à cette question le Pape Léon XIII, dont il a cité la lettre de 1892 aux évêques français, pour leur demander de se rallier « sans arrière-pensée et en toute loyauté à la République ».

Dans cette lettre, Léon XIII fait ressortir que la puissance donnée par Dieu à l'État n'équivaut pas à une garantie du maintien à perpétuité de la forme juridique de cet État. Il rappelle les divers changements que la forme du gouvernement a subis en France, depuis cinquante ans :

« De pareils changements, dit-il, ne sont pas toujours réguliers dans leur origine... Cependant le point de vue supérieur du bien commun et de la paix publique fait un devoir de reconnaître le nouveau gouvernement qui est en possession du pouvoir, au lieu de l'ancien, qui, de fait, n'existe plus. Ainsi, les règles habituelles de la transmission du pouvoir paraissent comme suspendues, et il peut même arriver qu'avec le temps, elles soient complètement supprimées ».

Mgr Mansbach a conclu de la lettre de Léon XIII aux évêques français :

« Ce n'est pas le fait accompli, la simple victoire de la force qui transforme l'injustice en droit ; où s'établit de fait et de droit un nouvel ordre de choses, cette transformation ne provient pas de facteurs extérieurs, elle provient de la nature et de la vitalité interne de l'organisme de l'État, de la force salvatrice de ce principe de vie infusé par Dieu à l'État et qui fait dire : « *Salus publica suprema lex* ».

La *Germania* est intervenue, au lendemain du Congrès, dans la polémique ; l'organe catholique de Berlin a écrit notamment :

« Les paroles visées par les adversaires n'ont pas été prononcées dans une réunion publique, mais au cours d'un sermon, pendant le service divin. Peut-être n'est-il pas facile à une personne étrangère aux choses catholiques de distinguer soigneusement d'un discours politique un sermon avec son langage sévère, maintes fois biblique et cette personne peut s'appliquer la parole qu'a dite un jour le Sauveur : « Seigneur, ton langage est dur ; qui peut l'entendre ? » Les enseignements de l'Eglise catholique à l'égard de l'Etat et de ses droits comme de ses devoirs sont si clairs qu'il ne peut y avoir aucune querelle à leur sujet entre catholiques. Ce qui devait être dit à ce sujet, a été dit dans un brillant discours du professeur Dr Mansbach, à l'assemblée de clôture du Congrès, et nous sommes convaincus que le Cardinal souscrit à ce discours de A jusque Z, comme nous le faisons nous-même ».

La *Koelnische Volkszeitung*, organe principal des catholiques rhénans, a aussi consacré un article aux commentaires de la presse de gauche au sujet du discours du Cardinal Faulhaber.

A la presse de droite, ce journal a dit : le Parti du Centre, ses chefs et sa presse ont souvent déclaré que la révolution avait « été à la fois une grave injustice et une sottise » ; mais une fois la faute commise et la situation qui en résultait existante, le devoir du Centre était de travailler à ce qu'il en découle le moins de mal et le plus de bien possible pour les catholiques et pour la patrie allemande ; le Centre a voulu « sauver des ruines de l'Etat ce qui était encore à sauver » ; il ne pouvait réaliser cette œuvre qu'avec le concours des socialistes modérés.

La désapprobation de la Révolution par l'archevêque de Munich, désapprobation de principe, n'entraîne pas la désapprobation de la politique républicaine du parti du Centre.

A la presse de gauche, le journal de Cologne a dit : Tous les catholiques et ceux-là mêmes qui, appartenant au Centre, ont travaillé à l'élaboration de la Constitution de Weimar, partagent le regret de celui-ci sur l'exclusion de Dieu et d'un fondement spécifiquement chrétien dans cette Constitution ; mais celle-ci est sortie d'une coalition et de concessions réciproques qui s'imposaient sous peine de laisser l'Allemagne tomber dans l'anarchie la plus complète ; la collaboration du Centre à la Constitution a eu au moins cet avantage que nous vivons aujourd'hui en République démocratique, au lieu de vivre en République socialiste, et que l'Eglise catholique, ses établissements, ses congrégations, jouissent en Allemagne d'une plus grande liberté que sous l'Empire ; ce n'est, d'ailleurs, pas pour les catholiques une raison de se croiser les bras et de se tenir à l'écart d'une action parlementaire efficace : le péril en matière scolaire suffirait à tenir leur vigilance en éveil.

Et la *Koelnische Volkszeitung* s'en est ensuite référée, elle aussi, au discours de M. Mansbach.

Telle est la controverse à laquelle a donné lieu le premier discours du Cardinal Faulhaber au Congrès de Munich. Il n'était pas sans intérêt de le signaler.

LOUIS GILLE.



ANGLETERRE

Les réparations

De Raymond Radcliffe, dans le *New Witness* du 8 septembre :

« On a appris, la semaine dernière, que la Belgique accepterait, en lieu et place de ce que devait lui payer l'Allemagne fin août, des traites garanties. Cette nouvelle eut une extraordinaire influence sur les marchés, influence purement sentimentale d'ailleurs. Les prix montèrent, le mark comme le franc furent de suite à la hausse. Et pourtant la situation réelle n'avait changé en rien : La Belgique doit encore obtenir ces garanties et, à moins qu'elle ne se contente de mots, elle ne les aura pas, car les Allemands déclarent qu'ils ne veulent pas se défaire de leur or. S'ils s'en tiennent à cette décision, c'est de mauvais augure, car l'or pour eux comme pour tout le monde n'a de valeur qu'en tant que garantie et est plus utile dans les caves d'une banque neutre que dans celles de la Reichsbank. Cet or qui depuis si longtemps repose à Berlin, a fait très peu en faveur du crédit allemand. Peut-être qu'en le changeant de place, il agira plus utilement. Mais je crains que le refus allemand de déposer de l'or à l'étranger ne cache

une volonté de guerre. Pour un pays de guerre l'or est dix fois plus précieux que pour un pays en paix. L'Allemagne pourrait faire beaucoup avec son or en cas d'une guerre avec la France. Aujourd'hui cet or ne lui sert à rien, les événements le prouvent assez ».



FRANCE

Le régionalisme

Parfaitement légitime en principe, tout régionalisme risque, en dépassant la mesure, de compromettre l'unité nationale en faisant passer l'intérêt particulier avant l'intérêt général.

Le régionalisme français, réaction très saine contre l'excès de centralisation de la République, jouit pour le moment de beaucoup de sympathies. Malheureusement quelques manifestations récentes pourraient bien, si elles devaient se multiplier, gâcher le bel avenir qu'il a devant lui.

A l'occasion de ces manifestations déplacées, Marcel Provence publie dans l'*Opinion* du 8 septembre, un article dont nous détachons ces lignes :

« Ce que veulent les régionalistes patriotes, c'est décongestionner l'Etat centralisé, reconnaître et animer les foyers régionaux, faire rester, avec ses libertés, l'Alsace dans l'unité française, assurer à la vie française des bases naturelles et rationnelles, faire bénéficier l'organisation de l'Etat de la lassitude des querelles politiques et des besoins de coopération des intérêts régionaux. Tout cela dans le cadre de la patrie, dans un ardent souci de paix intérieure et d'amitié nationale. Les régionalistes patriotes laissent aux fédéralistes internationalistes les grands desseins et les vastes pensées. Aménager et féconder le sol natal, la terre nationale, paraît à leurs intelligences et à leurs activités un but assez noble et suffisant ».

« Le stupide XIX^e Siècle »,

D'Henri Ghéon, ces lignes de bon sens dans la *Revue des Jeunes* du 10 août :

Léon Daudet n'a pas dit que le XIX^e siècle ne fût pas un grand siècle ; il a dénoncé en lui précisément un vice de pensée. Stupide : il ne s'agit que de l'esprit. Un beau troupeau de vaches sur une voie de chemin de fer ou devant une automobile, sourd aux appels, aux cris, fonçant contre l'obstacle, tout stupide qu'il soit n'en est pas moins un beau troupeau. Le tout est de s'entendre sur ce dont on le félicite : son lustre ou son intelligence.

Mais comment s'entendre ici sur le fond ? Les uns tiennent pour justes et secourables des idées qui semblent aux autres fausses et meurtrières — et qui le sont ; preuves du meurtre en main. Alors ?

Aux yeux d'un catholique, il est évident — ou il devrait l'être — que le XIX^e siècle, s'il a péché contre l'intelligence, a également péché contre la foi. Ce n'est pas que la religion y ait manqué de défenseurs ; mais justement en réaction contre le siècle. Le siècle était au laïcisme ; le laïcisme par réaction a suscité des docteurs et des saints. Il serait fort plaisant de lui en savoir gré et, parmi tant de négations, de mettre le positif à son compte. Un Lacordaire n'a pas été grand, il n'a pas fait de grandes choses, parce qu'humanitaire, et romantique comme tout le monde l'était de son temps, mais malgré cela. Tout au plus pouvait-il puiser dans cette atmosphère lyrique quelque excitation de surface. Mais son élan vient de plus loin : du vrai que tout son temps rejette. Oui ou non, les « grandes idées » dites françaises, qui depuis la Révolution « ont rayonné » sur l'Europe et le monde, étaient-elles ennemies de la vérité catholique ? Les encycliques de nos derniers papes les ont condamnées radicalement. Oui ou non le XIX^e siècle par ses poètes et ses historiens les a-t-il promulguées, soutenues, propagées ? Est-ce là un signe de raison ? Devons-nous, enfin, pour sauver la face, défendre à l'étranger la cause de la France révolutionnaire ou bien — quitte à nous déjuger — la cause de la France de Dieu ? Notre choix est fait et bien fait. Tant pis pour la littérature. — De ce retournement, du reste, nous sommes sûrs qu'elle profitera. Vive le XIX^e siècle français, celui de Joseph de Maistre, du bienheureux curé d'Ars et du R. P. Lacordaire !



TCHÉCO-SLOVAQUIE

D'une étude de M. Wladimir D'Ormesson, publiée dans la Revue Hebdomadaire du 26 août, sous le titre : « Ce que j'ai vu en Europe Centrale », nous détachons ces lignes consacrées à la Tchéco-Slovaquie :

Cette force (l'unité de race en Pologne), sa jeune voisine, la Tchéco-Slovaquie, ne la possède pas. Non seulement elle ne la possède pas, mais l'on peut dire que ce nouveau pays, si riche, si vigoureux, si digne d'intérêt par tant de côtés, n'a qu'une faiblesse, mais qui compte et c'est précisément de n'être pas un pays.

La Tchéco-Slovaquie est, comme son nom, un alliage, et il semble qu'« alliage » soit bien le mot juste, car c'est au feu des révolutions que les éléments divers se sont combinés. Si l'on n'envisage la question que du point de vue géographique, l'on pourrait aller jusqu'à dire que normalement la Tchéco-Slovaquie n'existe pas ; et si on ne l'envisage que du point de vue ethnique, l'on peut affirmer qu'il n'y a, dans le monde, qu'un seul Tchéco-Slovaque : M. Benès !... Par contre, M. Benès est un homme qui vaut un peuple : c'est le Vénizelos tchèque.

Il serait singulièrement dangereux pour les Français qui se souviennent encore de l'accueil que les habitants de Prague réservaient, avant la guerre, à la municipalité de Paris, de s'imaginer aujourd'hui que les mêmes sentiments d'amitié chaleureuse pour la France animent le cœur de la Tchéco-Slovaquie tout entière. Il est hors de doute que les éléments tchèques qui gouvernent ont des affinités et des sympathies très françaises (encore qu'il ne faille pas négliger ce fait qu'une certaine part d'esprit frondeur entrainé à coup sûr, jadis, dans les manifestations des « Tchèques opprimés » vis-à-vis de la France.)

Mais il n'y a pas que les Tchèques en Tchéco-Slovaquie. Il y a encore des Slovaques, des Hongrois et surtout des Allemands. Ces éléments divers sont loin de nourrir entre eux des sentiments fraternels. Les luttes politiques sont âpres en Tchéco-Slovaquie. Les luttes religieuses aussi. Au Parlement de Prague les députés se jettent volontiers leurs serviettes à la tête. Devant la domination tchèque, deux groupes distincts refusent de s'incliner : les Slovaques dont une partie voudrait être indépendante, dont l'autre regrette la Hongrie ; les Allemands qui ont le sentiment d'être indispensables et qui voudraient, par conséquent, rester les maîtres. Circulez-vous dans le pays ? La situation politique se révèle au voyageur le moins avisé. A Prague, sans aucun doute, vous êtes chez les Tchèques, encore que l'Allemand y tienne toujours une place considérable, que plusieurs grands théâtres jouent en langue allemande et que, en ce qui nous concerne, j'aie en vain cherché un livre français dans toutes les devantures des librairies de la ville. Mais poussez-vous votre enquête plus loin : vous constatez alors qu'à l'Est, à Pilsen, à Egger, à Teplitz, vous êtes en pays allemand ; qu'au Sud, à Presbourg, notamment, vous êtes en Hongrie ; que dans l'Ouest, à Kaschau ou à Ungvar, vous êtes en pays slovaque.

Ce nouvel état, si peu homogène, et dont les allures sont nettement démocratiques, ne doit pourtant la prospérité dont il jouit actuellement qu'au fait de posséder une manière de roi, clé de voûte nécessaire d'un édifice trop hâtivement construit pour être bien solide. Au demeurant, la Tchéco-Slovaquie contient des ressources naturelles considérables ; elle est deux fois riche par son sol et par son sous-sol ; l'agriculture et l'industrie y jouissent de situations privilégiées ; le Tchèque est travailleur, intelligent et obstiné ; l'Allemand, en outre, apporte dans le pays, et particulièrement au point de vue industriel et commercial, ses dons précieux d'organisateur. Sans contestation possible, la Tchéco-Slovaquie est en Europe centrale un facteur économique prédominant. Constitue-t-elle un facteur politique sur lequel on puisse, en toute confiance, fonder l'avenir ? Question brûlante, à laquelle il semble qu'en France nous inclinions à répondre par une affirmation trop vigoureuse. Je dois à la vérité d'ajouter que dans l'enquête que j'ai faite à cet égard dans les pays voisins : Pologne, Autriche-Hongrie, Bavière, je n'ai recueilli sur les destinées de la Tchéco-Slovaquie que le scepticisme le plus complet.

Sans doute y a-t-il mille raisons à cela, et dont la plupart s'inspirent davantage de l'intérêt personnel que de l'intérêt général. Mais, précisément, il ne faut jamais oublier qu'en matière politique, quoi qu'on proclame et quels que soient les artifices de langage employés, la recherche de l'intérêt général ne sera jamais qu'un prétexte. Au surplus, il suffit de jeter un coup d'œil sur les débris de l'Europe centrale pour voir combien les préoccupations individuelles sont arrivées au paroxysme de la passion. L'on peut donc porter à l'actif de la Tchéco-Slovaquie, d'abord la considérable valeur de M. Benès, mais valeur dont le

règne sera fatalement éphémère ; ensuite, les richesses naturelles qu'elle exploite ; en troisième lieu, l'énergique intelligence des populations qui l'habitent. Il faut, en revanche, inscrire au passif : la fantaisie presque contrenaturelle de sa constitution géographique et le mélange de ses races dont aucune n'est assez nombreuse pour étouffer les autres. Le bilan ainsi dressé, c'est à l'avenir qu'il appartient de nous dire de quel côté la balance penchera.

Grâce au principe des nationalités qui fut, si j'ose dire, la « tarte à la crème » du Congrès de Versailles, bien qu'il ne nous ait guère porté de chance sous le second Empire, bien que le président Wilson, son principal adepte, en ait, d'autre part, singulièrement méconnu les lois dans sa politique envers les Mexicains, l'irréductibilité a changé de cap. Les Tchèques, les Roumains, les Serbes ont gagné ce que les Autrichiens, les Hongrois ou les Russes ont perdu. La situation d'avant-guerre est intervertie. Loi de la guerre, parfaitement normale et dont l'application n'offrirait aucun péril (car ces races enchevêtrées ont toujours oscillé entre la domination et l'oppression et s'accoutument à merveille de ce régime alternatif) si, par suite des polémiques enflammées et des dogmes de la métaphysique sociale, le sentiment de « nationalité » n'était pas devenu plus chaotique que jamais. Or, ne nous le dissimulons pas, dans l'Europe centrale nouvelle, les passions bouillonnent. Serbes et Croates se haïssent sous la dynastie des Karageorgévitch. La Bessarabie devenue roumaine est restée profondément russe. En Transylvanie, si la campagne est peuplée de Roumains, toutes les villes sont hongroises (situation sensiblement pareille à celle de la Silésie entre Allemands et Polonais).

Nous avons déjà vu quelles dissensions intestines rendaient la cohésion tchéco-slovaque presque illusoire. Les nations victorieuses se trouvent, par conséquent, en proie à des fermentations sourdes qui risquent un jour ou l'autre d'amener des conflagrations inquiétantes. Les nations vaincues, ramassées sur elles-mêmes et réduites à un noyau absolument homogène, s'efforcent à trouver de nouvelles forces dans ce recueillement imposé. C'est le cas de la Bulgarie ; c'est le cas aussi des Hongrois.



La Revue catholique des idées et des faits paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !



Impr. « Etablissements CEUTERICK », rue Vital de Coster, Louvain

Banque Belgo-Luxembourgeoise, S^{té} A.

SIÈGE SOCIAL : 22, rue d'Arlon, à BRUXELLES

Succursale : LUXEMBOURG

AGENCES

ESCH s/ALZETTE
ETTELBRUCK
GREVENMACHER

GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG

PROCHAINEMENT le siège social sera transféré : 3, BOULEVARD ANSPACH

CAPITAL : 10.000.000 DE FRANCS

TÉLÉPHONES : 30326 et 30327 - 33943-33944 Service Changes

Adresse télégraphique : **Belluxbank** - Code ABC, 5^{me} édition - Compte chèques-postaux N° 3100

Traite toutes les opérations de banque, bourse et change.

Escompte et recouvrements - Ouverture de crédits - Ordre de bourse. - Paiement de tous coupons - Dépôts et prêts sur titres

- Achat et vente de monnaies étrangères. - Emission et encaissement de chèques sur tous Pays -

DÉPÔTS DE FONDS

Comptes-chèques, 3 p. c. - de quinzaine, 4 p. c. - à préavis de 15 jours, 4 p. c. - à échéance fixe à 3 mois, 4 1/4 p. c. - à 6 mois, 4 1/2 p. c. - à 1 an, 5 p. c.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Renseignements financiers, industriels et commerciaux



C'EST LA NUTRITION ASSURÉE
EN LE BUVANT RÉGULIÈREMENT

BOVRIL, Bruxelles, Téléph. 103.49 Toutes épiceries

Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie - Optique - Jumelles
Baromètres - Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUXQUELLES ON AIT
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.

IL EST INCOMPARABLE
PAR SA CONSTRUCTION
ET PAR SON RENDEMENT
ARTISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :
Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :
Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

VERMOUTH
Jacobino
de beste
JACQUES NEEFS · ANTWERPEN

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 60 MILLIONS
RÉSERVES : 10 MILLIONS

SIÈGES :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

BUREAUX DE QUARTIERS A BRUXELLES :

Bureau A Boulevard du Midi, 22, Bruxelles. — Bureau B Chaussée de Gand, 67, Molenbeek. — Bureau C Parvis St Servais, 1, Schaerbeek. — Bureau D Avenue d'Auderghem, 148, Etterbeek. — Bureau E Rue du 22 Novembre, 43, Uccle. — Bureau H Rue Marie-Christine, 232, Laeken. — Bureau J Place Liedts, 26, Schaerbeek. — Bureau K Avenue de Tervueren, 8-10, Etterbeek. — Bureau L Avenue Paul De Jaer, 1, St-Gilles. — Bureau M Rue du Bailli, 80, Icelles. — Bureau R Chaussée d'Icelles, 8-10, Icelles.

SUCCURSALES :

Bruxelles	Rue du Fossé aux Loups, 39
Charleroi	Rue Charles Dupret, 36
Gand	Place d'Armes, 23
Namur	Rue de Bruxelles, 43
Verviers	Rue Crapaurue, 175

130 AGENCES en Belgique

Agences à Luxembourg et Cologne

Toutes opérations de banque, de change et de bourse

La société anonyme "BRABO FILMS,,

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

NOS SÉRIES
ESSENCE
LOTION
BRILLANTINE
SAVON
COSMETIQUE

SUZONNE-VICKY
COTE D'AZUR
NOUVEAU RÈGNE
CYCLAMEN ROUGE
ETC. ETC.

Eau de Cologne N° 350

Eau de Cologne aux Fleurs

Stcik -- Savon de Toilette

A la Corbeille Royale PARFUMERIE

EM. LEMESRE

fondée en 1860

BRUXELLES
80-82, rue Coenraets

PARIS
4, Passage Violet

LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :
des Bogards, 16
BRUXELLES
rue

SAVON DALTON

Pour votre toilette



Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764 BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1920

Vêtements pour hommes, dames et enfants


Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT

Le Chocolat
Duc
surpasse tous
les chocolats.



DU C ANVERS



"La Voix de son Maître"

La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—
Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES

51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer

En voyage

n'oubliez pas
votre nécessaire



Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



PETIT-BEURRE
PATEIN

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

∴

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies